

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

LE FAUX DÉPUTÉ,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES
ET EN VERS,

PAR Hyacinthe DORVO;

*Représentée, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre RUE MARTIN, le 29 Pluviose
an Troisième de la République.*

Nous ne vous craignons plus, beaux oiseaux de passage.

ACTE II. SCÈNE II.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

Prix : Quatre livres.

A PARIS,

*Chez Louis, M^d de Musique Rue du Roule
à la Croix d'Or N^o 6. Et Pont-Neuf. N^o 14.*

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Les CC. et Cnes.

UN REPRÉSENTANT du Peuple.		<i>Blancvalet.</i>
DURAND, son Neveu.	} Volontaires.	<i>Duruïelle.</i>
GEORGES, Amant de Babet.		<i>Fleurot.</i>
BONARD, Laboureur.		<i>Durand.</i>
BABET, sa fille.		<i>Renant.</i>
DESPRÉS, Oncle de Georges.		<i>Verseuil.</i>
JACQUES, Garçon de ferme chez Bonard.		<i>Volange.</i>
MARGUERITE, vieille servante de Bonard.		<i>Clermonde.</i>
La Citoyenne BERTRAND.		<i>Lecourt.</i>
GUILLAUME, vieil invalide estropié.		<i>Valville.</i>
RAFFILARD, Membre d'un ci-devant Comité Révolutionnaire.		<i>Alexandre.</i>
Troupe de Villageois armés, et de Villageoises.		

La Scène est dans un Village, à 30 ou 40 lieues de Paris.

LE FAUX DÉPUTÉ,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente l'entrée d'un village. Du côté droit de l'Acteur, est la maison de Bonard; de l'autre, est un gros arbre, au pied duquel Durand et Georges sont assis au lever du rideau.

Il fait nuit pendant tout le premier acte.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, GEORGES, *à demi ivres,*
buvant alternativement.

DURAND.

C'EST divin : qu'en dis-tu ?

GEORGES.

Fort bon.

DURAND.

La prévoyance

Est une belle chose en route, quand j'y pense...

Réponds donc. N'est-ce pas ?

GEORGES, *avec distraction.*

Du vin : ah ! c'est charmant !

A 2

D U R A N D.

Mais il faut en user , mon cher , modérément.
Car si tu connaissais les dangers de l'ivresse ;
Si tu savais combien ce vice nous abaisse ,
Combien il nous dégrade !

G E O R G E S.

Oui , fais-moi la leçon.

Cela te va fort bien.

D U R A N D.

Sans doute. Pourquoi non ?

Mais je comprends , je sais ce que tu veux me dire :
Je n'ai , jusqu'à présent , jamais su me conduire ,
N'est-ce pas ? J'en convieus , tout le monde le dit.
Mais mon cœur n'a point part aux torts de mon esprit.
Il est bon.

G E O R G E S.

On le voit.

D U R A N D.

Passe-moi la phiole.

G E O R G E S.

Nous ne possédons pas tous les deux une obole ;
Tu viens de tout donner , jusques à nos effets ;

D U R A N D.

En marche il est gênant de porter des paquets.

G E O R G E S.

Génant ? Cette maxime est assez singulière ;
Songer à soi , voilà qu'elle est la loi première.

D U R A N D.

Ah ! Georges , mon ami , qu'est-ce que tu me dis là ?
Jamais un militaire a-t-il pensé cela ?
Où donc en serions-nous , réponds moi je te prie ,
Si chacun s'isolait ainsi pour la patrie ?
Et nous-mêmes , mon cher , nous , serions-nous ici ,
Tous les deux à présent , si nous pensions ainsi ?
Qui diable te forçait à quitter ton commerce ,
Et moi le noble état d'écrivain que j'exerce ,
Si l'amour du pays , dans nos ames gravé ,
Ne l'emportait en nous sur l'intérêt privé ?

De réquisition à l'abri par notre âge ,
 Si nous servons , ce trait prouve notre courage ;
 Nous aurions pu rester chacun dans notre emploi ,
 Toi dans ton magasin , aulant du drap , et moi
 Dans mon appartement.

G E O R G E S .

Mon ami , quel blasphème !
 On dit dans son grenier , quand on loge au septième.

D U R A N D .

D'un Artiste en un mot c'était le logement ,
 Et mes deux opéras commencés.....

G E O R G E S .

Ah ! vraiment ,
 Tu n'as jamais rien fait de plus beau dans ta vie ,
 Que de ne pas finir ce travail.

D U R A N D .

C'est l'envie
 Qui te fait parler , là , mais je les finirai ,
 Si la mort me respecte , et je te prouverai ,
 De même qu'au public , que j'ai quelque mérite.
 Mon oncle me l'a dit , d'ailleurs et par la suite
 J'ose espérer.....

G E O R G E S .

Lequel t'a dit ?

D U R A N D .

Le Député
 Durand , que je vivrais dans la postérité ;
 Que j'annonçais beaucoup. Mais revenons de grace
 A notre argent donné. Que veux-tu que l'on fasse ,
 Quand on voit un vieillard , autrefois bon soldat ,
 Estropié , couché sur un méchant grabat ,
 Manquant de tout !... Le cœur Que veux-tu que je dise ?
 Il aurait eu , je crois , jusques à ma chemise ,
 Tant son état à voir faisait compassion :
 Moi , je suis ainsi fait ; une bonne action
 Me fait plaisir , d'honneur.

G E O R G E S .

Ah ! je te rends justice.

D U R A N D , *l'embrassant.*

Moi je t'estime , et fort ; buvons à ton caprice.

G E O R G E S.

Mon caprice ?

D U R A N D.

Oui, sans doute : eh ! quoi, n'as-tu donc pas
Laisse derrière toi quelques touchants appas,
Dont le ressouvenir !....

G E O R G E S.

Non ; la beauté que j'aime
A déserté Paris, c'est la vérité même !
Elle était chez sa tante, et quand on sut l'amour
Que j'éprouvais pour elle, et le juste retour
Dont la belle payait mes vœux et ma tendresse,
Son père, un campagnard, homme sans politesse,
L'appella près de lui.

D U R A N D.

C'est être malheureux.

G E O R G E S.

Mon ami, j'ai souffert !

D U R A N D.

Quand on est amoureux,

C'est naturel.

G E O R G E S.

Hélas !

D U R A N D.

Et dis-moi, son village,

Ne le connais-tu pas ?

G E O R G E S.

Non, morbleu, dont j'enrage.

D U R A N D.

Tu n'en sais pas le nom ?

G E O R G E S.

Mon oncle.... tu sais bien....

D U R A N D.

J'y suis.

G E O R G E S.

Il écrivait. Qu'a-t-il obtenu ? Rien.
Le père a refusé.

(7)

D U R A N D.

Voyez ; mais fais silence ,
On sort de ce logis ; écoutons.

S C E N E I I.

Les précédens , BONARD, DESPRÉS , *sortant
de la maison de Bonard sans voir Durand ni Georges.*

B O N A R D.

L A séance

Était intéressante.

G E O R G E S , *bas à Durand.*

On ne peut pas les voir.

D U R A N D , *bas à Georges.*

Non : mais on les entend ; c'est assez.

D E S P R É S .

• Mon espoir ,

Enfin se réalise ; on discute , on s'éclaire ;
Nous n'obéissons plus au pouvoir arbitraire ,

D U R A N D , *bas à Georges.*

Ce sont de braves gens , si j'en crois leurs discours ,
Ne les troublons pas.

B O N A R D , *à Després.*

Mais vous en venez toujours
Sur ce point avec moi. M'avez vous , je vous prie ,
Vu changer un moment ?

D E S P R É S .

Vous aimez la patrie ,
Je le sais , mais longtems vous fûtes dans l'erreur :
Des patriotes faux corrompaient votre cœur :
Vous crûtes aux vertus de ces évergumènes ,
Qui sans cesse prêchaient les supplices , les haines ;
Qui faisaient des Français un peuple de bourreaux ,
Et ne voyaient le bien que sur des échafauds :

Vous vouliez augmenter pourtant votre famille ,
 D'un de ces messieurs-là ... de Babet votre fille ,
 Raffilard allait être époux ; pour mon neveu ,
 Sur cela vainement je pressai votre aveu ;
 Ils s'aimaient tous les deux , mais je perdis ma peine.

B O N A R D .

Votre neveu....

D E S P R É S .

Son ame à présent incertaine ,
 Ne sait plus où porter ses desirs et ses vœux .
 Je n'i, depuis le tems que je suis en ces lieux ,
 Rien appris sur son sort , il ignore sans doute
 Que je demeure ici , le plaisir que j'y goûte
 D'élever à l'état d'honorables soutiens ,
 En formant aux vertus nos jeunes citoyens....

B O N A R D .

Quand je vous refusai , je n'en étions pas maître ,
 Vous demeuriez trop loin pour qu'on put vous connaître ;
 Votre neveu de même , et malgré vos avis ,
 Je m'en faisais toujours à ma sœur de Paris .
 Raffilard me pressa , je ne pus m'en défendre ,
 D'ailleurs j'étais content qu'il devint notre gendre ;
 Il parlait joliment , ça me plaisait , ma foi ,
 Puis dans le tems chacun l'estimait comme moi .

D E S P R É S .

On l'estimait ! Bientôt ce sera le contraire .
 Ainsi l'adroît frippon séduisait le vulgaire !
 Mais pour le démasquer tout-à-fait à vos yeux ,
 J'attends le Député qui nous vient en ces lieux ;
 Il arrive demain , demain je fais connaître
 L'ame du scélérat ; qu'il me craigne le traître !
 Si des vertus toujours je fus le défenseur ,
 Du vice aussi , partout , je suis l'accusateur .

B O N A R D .

Accuser ! citoyen , c'est la bonne recette .
 Qui plus est , le Contrat Social.... le.... décrète .
 Et d'abord....

D E S P R É S .

Il est tard.

B O N A R D.

Voyez les tems passés ;

Si l'aristocratie....

D E S P R É S.

A demain.

B O N A R D.

C'est assez.

Ma motion à moi....

D E S P R É S.

Mon voisin , rentrez vite ,

Nous en dirons plus long dans une autre visite.

Soupez et couchez-vous.

B O N A R D.

J'attends notre garçon,

Il est de garde.

D E S P R É S.

Ah ! ah !

B O N A R D.

Bon soir donc.

D E S P R É S.

Sans façon.

B O N A R D.

Je vous verrai demain !

D E S P R É S , *s'en allant.*

Oui.

B A B E T , *en dedans.*

Mon père !

B O N A R D.

Je rentre.

SCENE III.
DURAND, GEORGES.

DURAND.

BON. En les écoutant, moi, j'étais dans mon centre.

GEORGES.

Mais nous ne savons pas où nous sommes.

DURAND.

Tant pis.

GEORGES.

N'importe où nous soyons, nous serons mal servis ;
Nous n'avons pas le sol.

DURAND.

Paix. Buons une goutte.

GEORGES.

As-tu du moins gardé notre feuille de route ?

DURAND. (*Ils se lèvent.*)

La voilà, la voilà. Lis ; j'ai l'esprit présent.

GEORGES.

Il ne m'est pas aisé de lire à présent ,
Le jour....

DURAND.

On y voit clair pourtant ; ça, comment faire ?
Coucherons-nous ici ?

GEORGES.

Ce n'est pas nécessaire ,

Et le froid....

DURAND.

Chut : on vient.

S C E N E I V.

Les précédens , J A C Q U E S , à la tête d'une patrouille.

J A C Q U E S , à la patrouille.

E N T E N D E Z - v o u s c e l a ?

Filez , je vous rejoins. (*La patrouille sort.*)

(*à part.*) Moi j'ai faim.

(*Appercevant Durand et Georges.*) Qui va là ?

D U R A N D.

Citoyens.

J A C Q U E S , à part , en tremblant.

(*Haut.*) Je suis seul. Qu'elle pénible tâche !

Répondez.

D U R A N D.

Citoyens.

J A C Q U E S .

Parlez , ou je me fâche.

G E O R G E S .

Es-tu sourd ?

J A C Q U E S .

Non ; je suis caporal.

D U R A N D.

Citoyen ,

Dis-nous vite en ce cas.....

J A C Q U E S .

D'où venez-vous ?

D U R A N D.

Hé bien !

Laisse-moi donc parler.

J A C Q U E S .

Non pas , il faut répondre.

D U R A N D.

Comment donc ! il est verd.

J A C Q U E S.

Assez pour vous confondre
A ce qu'il me paraît. Montrez-moi vos papiers.

D U R A N D.

Nos papiers, tu les veux ? Hélas ! très-volontiers.
Les voilà ; sais-tu lire ?

J A C Q U E S , *les prenant à rebours.*

Un peu, ne vous déplaîse.
Je vais vous le prouver.

D U R A N D.

Ma foi, j'en suis fort aise.
Tu seras bien adroit si tu peux découvrir...
(*tas à Georges.*)

De ses airs en vers nous je m'en vais le punir.

J A C Q U E S , *à part, ayant l'air de lire.*

C'est fort bon jusqu'ici.

D U R A N D , *à part.*

Le maroufle, je gage,
Ne sait pas lire. (*haut.*) Eh bien ? Ton air brusque et sauvage
Se radoucit un peu. Tu connais maintenant
Qui nous sommes ? Je crois que lorsqu'un représentant ...

J A C Q U E S , *à part.*

Que dit-il ?

D U R A N D.

Aussi clair....

J A C Q U E S , *à part.*

O ciel, est-il possible !
Quelle faute j'ai faite !

D U R A N D.

Une faute terrible.
Quand deux honnêtes gens....

J A C Q U E S.

Pardons, mille pardons,
Mes braves citoyens.

D U R A N D.

Nous sommes des lurons.

J A C Q U E S.

Mais le service veut beaucoup de surveillance,
Vous le savez.

D U R A N D.

D'accord.

J A C Q U E S.

D'ailleurs mon ignorance.
Suffit pour m'excuser. On m'avait dit à moi,
Que vous n'arriveriez que demain.

D U R A N D.

Nous ? Eh ! quoi ,

Nous sommes attendus ?

J A C Q U E S.

Avec joie.

G E O R G E S.

Il radote.

D U R A N D.

Ici ?

J A C Q U E S.

Certainement ; chaque bon patriote ,
Citoyen Député , veut vous offrir un lit.

D U R A N D , à *Georges*.

Député , moi.

G E O R G E S.

Tu vois qu'il a perdu l'esprit.

D U R A N D , à *Georges*.

Pas tant ; mon oncle l'est , et j'ai l'air de famille.

J A C Q U E S , à *part* , regardant leurs papiers.

Le cachet disait tout.

G E O R G E S.

Oui , de fil en aiguille.....

J A C Q U E S.

Reprenez vos papiers.

D U R A N D.

Par eux vous avez vu

Que je suis Député ?

J A C Q U E S.

Sans doute.

D U R A N D.

Qui l'eut cru ?

Vous êtes fin.

J A C Q U E S.

Un peu.

G E O R G E S.

Nous le voyons de reste.

J A C Q U E S.

Ça, vous me pardonnez ?

D U R A N D.

Oui, je vous le proteste,

Et du fond de mon cœur.

J A C Q U E S.

Aussi, quel vertigo

Vous a pris d'arriver chez nous incognito ?

On vous eut régalé sans cela....

D U R A N D.

Vrai ?

G E O R G E S.

Qu'y faire ?

J A C Q U E S.

Mais vous n'y perdrez rien.

D U R A N D.

Vous croyez ?

J A C Q U E S.

Je l'espère.

Il fait nuit de bonne heure à présent ; mais on peut

Facilement encor avoir ce que l'on veut.

Je vais vous annoncer au bourgeois.

D U R A N D.

Pas possible !

J A C Q U E S.

Si fait.

D U R A N D.

Pourquoi cela ?

J A C Q U E S.

Pourquoi ? mais c'est visible :

Vous n'avez pas soupé ?

D U R A N D.

Non, mais....

J A C Q U E S.

Outre cela,

Votre dessein, je crois, n'est pas de coucher là ?

D U R A N D.

La chambre serait fraîche.

J A C Q U E S.

En ce cas, sans rien dire,

Citoyens, tous les deux, laissez-vous donc conduire.

Vous serez regalés selon votre desir,

Même, je vous promets que vous ferez plaisir,

Sans parler de l'honneur.

Il va frapper à la porte de Bonard. Celui-ci sort, et ils parlent ensemble pendant le dialogue suivant.

S C E N E V.

Les précédens, B O N A R D.

D U R A N D.

O H ! la bonne méprise !

G E O R G E S.

Tu ne l'arrêtes pas ?

D U R A N D.

Que veux-tu que je dise ?

G E O R G E S.

Il te croit Député, songe donc que la loi....

D U R A N D.

Nous n'avons, mon ami, d'argent ni toi, ni moi,

Il s'agit d'un souper , d'un lit , je me résigne ;
De mon état je vais m'efforcer d'être digne.

G E O R G E S .

Mais ce jeu ...

D U R A N D .

Taisez-vous ; avec distinction ,
Laissez-moi dans ces lieux remplir ma mission.

B O N A R D , à Jacques.

Se peut-il ? Quel plaisir !

J A C Q U E S .

C'est lui-même , vous dis-je. •

B O N A R D .

Brave Représentant ! est-ce un rêve , un prestige ?
Croirai-je ce qu'il dit ? Vous descendez chez nous ?
Queu bonheur c'est pour moi , pour ma fille , pour tous.

J A C Q U E S .

C'est moi qui l'ai trouvé , c'est moi qui vous l'amène.

B O N A R D .

Vas , je t'en sais bon gré.

J A C Q U E S .

Mais ce n'est pas sans peine.

B O N A R D .

Morguenne , pourquoi donc avez-vous résisté ?
Je sais bien que chez vous ce n'est pas par fierté ,
D'avance je le dis , et qu'on soit pauvre ou riche ,
Vous ne jugez jamais un homme sur l'affiche ,
Et vous avez raison. C'était donc dans la peur
De tirer sur ma bourse ? allez , l'extérieur
Ne fait rien ; sous ce toit modeste en apparence ,
J'ai souvent , grace au ciel , secouru l'indigence ,
Je n'y manquons de rien , et j'espère qu'aussi
Vous n'y maigrirez pas , brave homme , dieu merci.

D U R A N D .

Vous me rendez confus.

G E O R G E S .

(Bas à Durand.) Qu'elle honnête franchise !

A le tromper encor rien ne nous autorise.

D U R A N D ,

D U R A N D , *bas à Georges.*

Le repas.

G E O R G E S , *bas à Durand.*

A ce prix, je n'en suis point jaloux.

B O N A R D .

Vous faites tous les jours tant de choses pour nous ,
Qu'il faut bien à la fin que nous payions nos dettes.
Je suis émerveillé quand on lit les gazettes ,
D'entendre vos décrets.... et ces.... discussions....
Ces discours.... d'orateurs.... toutes ces .. motions....
Qui, par certain calcul... avec.... idolâtrie....
L'humanité.... des loix.... l'amour de la patrie ,
Font un conflit.... qui fait ..

J A C Q U E S .

C'est fort beau , j'en conviens,

Mais il faut faire entrer chez vous les citoyens
Et songer au souper. (*Bas à Durand.*) C'est un cœur magnifique,
Mais il bat la campagne en fait de politique.

D U R A N D , *bas à Jacques.*

Bon!

B O N A R D .

Jarni, c'est bien dit ! nous irons tous les deux
A la provision.

D U R A N D .

Non , s'il vous plaît, je veux
Que vous restiez ici.

B O N A R D .

Ce n'est pas votre affaire.

G E O R G E S , *bas à Durand.*

Il va se ruiner.

D U R A N D , *bas à Georges.*

Mais je ne sais qu'y faire,
Tu vois bien qu'il le veut.

J A C Q U E S .

Moi, comme caporal,
Il faudra que je passe au poste.

B O N A R D .

C'est égal.

B

J A C Q U E S.

Pas du tout. Il est bon toujours que j'examine....
Et puis vous le savez, j'aime la discipline.
Le devoir avant tout.

D U R A N D.

C'est parler en soldat.

J A C Q U E S.

Je réponds aujourd'hui du salut de l'état ;
J'en réponds corps pour corps.

D U R A N D.

Ce zèle est héroïque.

B O N A R D.

Il devient fou sitôt qu'il parle de tactique.

D U R A N D , *bas à Bonard.*

Vraiment ?

B O N A R D.

Vous le verrez. (*Il appelle.*) Marguerite !

SCENE VI.

Les précédens, M A R G U E R I T E.

M A R G U E R I T E , *en dedans.*

O n y va.

B O N A R D.

Descendez-moi deux brocs.

M A R G U E R I T E , *en dedans.*

Je vais vous porter ça.

D U R A N D.

Deux brocs ! mais c'est beaucoup quand on a pris l'avance.

B O N A R D.

Nous boirons tout pourtant.

J A C Q U E S.

Il a bonne espérance.

M A R G U E R I T E.

Avec qui, s'il vous plaît? Pour qui donc tant de vin?

J A C Q U E S, *bas à Marguerite.*

Paix. C'est le Député qu'on attendait demain.

M A R G U E R I T E, *faisant la révérence.*

Ah! c'est bien différent, pardon de ma sottise,
Citoyen Député, rien ne me formalise,
Sitôt que c'est pour vous. Mais qu'est-ce que deux brocs?
En pareil cas il faut apporter deux tonneaux;
Que tout le monde boive, et qu'on chante, et qu'on danse;
Mais serai-ce un effet de votre complaisance,
De me dire quel est cet autre citoyen,
Que je vois avec vous?

D U R A N D, *embarrassé.*

Lui? c'est....

G E O R G E S, *bas à Durand.*

Réponds:

M A R G U E R I T E.

Hé bien!

B O N A R D.

Trêve à vos questions.

D U R A N D.

Lui? c'est mon secrétaire.

B O N A R D.

De quoi vous mêlez-vous?

M A R G U E R I T E.

Mais c'est....

B O N A R D.

Qu'il faut vous taire.

Conduisez promptement les citoyens chez nous,
Tâchez de les distraire, entre ma fille et vous,
Nous ne tarderons pas à revenir....

D U R A N D.

J'ai honte....

B O N A R D.

De notre peine ? et nous , nous n'en tenons pas compte ,
 Nous sommes faits au mal , puis , sans vous démentir ,
 Quand on le prend pour vous , il devient un plaisir.

S C E N E V I I.

D U R A N D , G E O R G E S , M A R G U E R I T E .

M A R G U E R I T E .

I L est loin désormais , il ne peut nous entendre ;
 Puisque nous sommes seuls , je prétends vous apprendre
 Tout ce qui s'est passé dans ce village-ci ;
 Ce qui s'y passe encor.

D U R A N D .

Où , mais en raccourci.

M A R G U E R I T E .

Je ne serai pas longue. Il faut d'abord vous dire
 Qu'ici contre l'Etat nulle ame ne conspire ,
 Et que s'il est des gens qui s'y sont mal montrés ,
 C'est qu'on y violait les droits les plus sacrés ,
 Et que les grands braillards qu'on y mettait en place ,
 Du vrai républicain n'avaient que la grimace.
 Ce que je dis est vrai , surtout ce Raffillard...

D U R A N D .

Ah ! ah !

M A R G U E R I T E .

C'est un coquin : Je sais de bonne part
 Qu'autrefois à Paris il vivait d'industrie ;
 Que forcé d'en partir pour sa friponnerie ,
 Il vint ici tout droit après un jugement
 Qui l'envoyait à Brest pour huit ans seulement.
 Eh bien , pourtant , c'était un pareil personnage
 Qui disposait de nous , qui menait le village.
 Pour un oui , pour un non , oh ! rien que pour cela ;
 Il faisait enfermer celui-ci , celui-là :
 Puis c'était les scellés ; puis c'était l'inventaire ;

Puis c'était.... Il faisait tout ce qu'il voulait faire.
 Comme au voisin Bertrand ; voilà pourtant cinq mois
 Qu'il est emprisonné ; sa femme l'a vingt fois
 Réclamé , c'est en vain , Rafflard est le maître ,
 Il ne veut pas qu'il sorte , il dit que c'est un traître :
 Et qu'est-ce qu'il a fait ? Rien. Mais ce n'est pas tout ;
 Puisque j'ai commencé , suivez-moi jusqu'au bout.
 Guillaume , un vieux soldat , accablé de misère ,
 Estropié , réclame une somme légère ;
 Rafflard l'a refusé à ses jours languissans ,
 Sous prétexte qu'il a servi sous les tyrans.
 Est-ce là , citoyens , agir avec justice ?
 L'infortuné ! Des rois était-il le complice ?
 Répondez. C'est pourtant à cet homme inhumain
 Que Bonard de sa fille a destiné la main ;
 Il épouse Babet , qui , seule après son père ,
 De cette maison-là sera propriétaire ;
 C'est un superbe bien !... N'est-ce pas malheureux !...
 La petite à Paris avait un amoureux
 Qu'elle aimait.... fallait voir.... Eh bien , sa vieille tante
 N'a-t-elle pas blâmé cette flamme innocente ?
 Il a fallu tout rompre , et le parti pourtant
 Était bon ; le jeune homme était commis marchand.
 Son oncle promettait de l'avancer ; qu'importe !
 La vieille avec humeur lui fit fermer sa porte ;
 Et pour briser les nœuds qui les tenaient unis ,
 Renvoya promptement Babet dans son pays.

D U R A N D.

Ouf !

G E O R G E S.

Qu'entends-je !... Babet !... Et le nom du jeune homme ,
 Le savez-vous ?

D U R A N D.

Eh bien , qu'as-tu donc ?

M A R G U E R I T E.

Il se nomme

Jul.... Non , Jacques.... Non pas.

G E O R G E S.

Georges , peut-être ?

M A R G U E R I T E.

Oui-dà ;

C'est Georges , justement.

G E O R G E S.

Ah ! dieux !

D U R A N D.

Que fait cela ?

M A R G U E R I T E.

Ah ! pour son autre nom , je le sais.... C'est.... Que diable !...

G E O R G E S.

Després.

M A R G U E R I T E.

Précisément.

G E O R G E S.

Rencontre favorable !

C'est moi qui suis Després ; moi qui suis cet amant ,
Ce Georges , que Babet , chez sa tante Dormant ,
A connu si longtems à Paris.

M A R G U E R I T E.

Ciel ! qu'entends-je ?

G E O R G E S.

Babet , fille de Jean Bonard ?

M A R G U E R I T E.

Eh ! oui , mon ange....

Ma Babet.... C'est lui-même !.... Il faut.... Babet , Babet !...
Descends vite , descends.

SCENE VIII.

Les Précédens , B A B E T.

B A B E T , *en dedans.*

Q U ' A V E Z - v o u s ?

M A R G U E R I T E.

Un secret.

B A B E T , *en dedans.*

Je descends.

G E O R G E S .

C'est sa voix.

D U R A N D .

Quelle heureuse aventure !

M A R G U E R I T E , *à Babet qui est descendue.*
Georges !

B A B E T .

Lui ! se pent-il ?

G E O R G E S .

Oui , Babet.

D U R A N D .

La nature

Est une belle chose !

B A B E T .

Ah ! mon ami.

G E O R G E S .

C'est toi ?

M A R G U E R I T E .

Chers enfans !

B A B E T .

Quel hasard te ramène vers moi ?

Comment ?....

D U R A N D .

C'est le hasard en effet , ma mignone.

G E O R G E S .

Quand j'ai vu que pour moi je n'avais plus personne ;
Que ton père et ta tante étaient déterminés
À rendre pour jamais mes jours infortunés ;
Que toi-même, oubliant mes sermens et ma flamme ,
Tu parlais , sans qu'un mot de toi calmât mon ame ;
Alors privé d'espoir , ne cherchant qu'à mourir ,
Avec gloire du moins j'ai désiré périr ,
Et j'allais....

D U R A N D , *l'interrompant avec intention.*

Son amour lui trouble la cervelle.

Allons , rassure-toi. Crois que sous ma tutelle
Les choses changeront , et toi d'homme d'honneur ,
De ta maîtresse et toi je ferai le bonheur ,
Ou je ne suis qu'un sot.

G E O R G E S .

Le moyen ?

B A B E T .

Ah ! mon père

A disposé de moi ; ton oncle envain espère
Qu'il changera d'avis ; ses prières , ses vœux ,
Jusqu'à présent pour nous n'ont rien produit d'heureux.

G E O R G E S .

Il n'a donc pas cessé de supplier , d'écrire.

B A B E T .

Bien plus , il a parlé.

G E O R G E S .

Lui ? Que veux-tu me dire ?

B A B E T .

Mais il demeure ici.

G E O R G E S .

Mon oncle !

B A B E T .

Assurément.

Et Raffilard....

G E O R G E S , à *Durand*.

Hé bien ?

M A R G U E R I T E , à *Babet*.

Il sait tout.

G E O R G E S .

Quel tourment !

D U R A N D .

Tu ne penses donc pas que moi , j'ai la puissance
D'arrêter tout-à-coup cette sottie alliance ?
Suis-je Représentant ou ne le suis-je pas ?

M A R G U E R I T E .

Vous l'êtes.

B A B E T.

Que dit-il ?

D U R A N D.

Je le suis. En ce cas ,

Je te donne Babet , de par la Loi.

G E O R G E S , *bas à Durand.*

J'y songe.

Mais mon oncle voudra dévoiler ce mensonge.

D U R A N D.

Je sais ce qu'il faut faire ; alors papa Bonard ,

Est forcé de céder , et quand au Raffilard ,

Je l'envoie en prison , faire son mariage.

G E O R G E S.

Tout cela n'est pas fait.

D U R A N D.

Suffit. C'est mon ouvrage.

Je me charge de tout.

B A B E T.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

M A R G U E R I T E.

Dans un jour te donner ton amant pour époux ,

Et coffrer Raffilard ; ce sont deux coups de maître.

Vive la liberté.

B A B E T.

Mais comment reconnaître

Jamais ce grand bienfait , Citoyen ,

D U R A N D.

Aisément.

En vivant tous les deux , jusqu'au dernier moment ,

En bonne intelligence ; et si par aventure ,

Vous avez des enfans , ainsi que je l'augure ,

Imprimez-leur l'amour des vertus et des mœurs ;

Pour les bien élever descendez dans vos cœurs ;

A vous , mes chers amis , tâchez qu'ils soient semblables ,

Faites-en de bons fils , des époux estimables ;

Ce sont ces qualités qui font le citoyen ,

En agissant ainsi vous ne me devrez rien.

M A R G U E R I T E.

Comme c'est bien parler ! voilà de l'éloquence.

SCENE IX.

Les précédens , JACQUES , *deux brocs à la main.*

JACQUES.

PLACE, place, voici du vin en abondance ;
Mais ce n'est pas là tout : le bourgeois va venir ;
Que de fricot , grand dieu ! c'est à ne pas finir.
Des poulets , des dindons , des canards , du fromage ,
Des œufs , de la salade ; enfin , tout le village
Vient d'être mis par nous en réquisition ,
Et chacun a fourni sa contribution.

GEORGES.

Où mettre tant de mets ?

DURAND.

Ici l'on est précocé.

Et ton beau-père songe à ton repas de noce.

JACQUES , *bas à Durand.*
Ne parlez pas de noce ici ?

DURAND.

Pourquoi ?

JACQUES , *de même.*

Suffit.

Vous nous affligeriez , croyez ce qu'on vous dit.

DURAND , *designant Babet.*

Ah ! fort bien.... la petite....

JACQUES.

Eh ! oui. J'entends son père.

SCENE X.

Les précédens , BONARD , *avec un panier , etc.*

BONARD.

COMMENT ! encor ici !

MARGUERITE.

Voici bien du mystère.

B O N A R D.

De grace, taisez-vous ; entrons sans différer ,
C'est le plus important.

D U R A N D.

Oui , mais avant d'entrer ,
Je dois...

M A R G U E R I T E.

Il ne veut pas m'entendre.

D U R A N D , à *Marguerite.*

(à Bonard.)

Du silence !

Je fais chez vous , mon cher , un changement immense ;
Vous mariez Babet , et moi de mon côté....
Mais nous converserons en pleine liberté ,
Quand nous serons à table.... à souper : c'est la chose
La plus intéressante ~~à~~ présent.... bouche close
Jusqu'au repas ; je vois que c'est l'avis commun.

B O N A R D.

A table , soit ; venez.

D U R A N D.

Je crains d'être importun ;
Mais il faut cependant qu'avec mon secrétaire ,
Un moment en ces lieux je traite d'une affaire
Qui presse , souffrez donc....

B O N A R D.

Point gêné , point gênant.

J A C Q U E S , *en s'en allant.*

Je parlerai pour moi , si j'en trouve l'instant.

M A R G U E R I T E , *de même.*

Nous , pendant le souper , comme il a l'air brave homme ,
Servons si nous pouvons et Bertrand et Guillaume

S C E N E X I.

D U R A N D , G E O R G E S.

D U R A N D.

Eh bien , es-tu content ? Tout va selon tes vœux ;
Grace à moi , te voilà sur le point d'être heureux.

G E O R G E S.

Heureux ! oui , par ma foi , mais de la bonne sorte ;
Et mon oncle qu'ici nous rencontrons.

D U R A N D.

Qu'importe !

G E O R G E S.

Il va tout découvrir.

D U R A N D.

Eh ! non.

G E O R G E S.

Par quel moyen

Veux-tu ?...

D U R A N D.

J'ai mon projet , crois que tout ira bien.

G E O R G E S.

D'ailleurs , quand nous pourrions mettre à fin l'entreprise ,
Je me verrais l'époux de Babet par surprise ;
Ma probité répugne à ce lâche détour ;
Je ne veux l'a devoir qu'à moi , qu'à mon amour.

D U R A N D.

Eh ! mais , de bonne foi , m'as-tu donc cru capable
De vouloir profiter d'un mensonge coupable ?
Quelque amitié , mon cher , que je sente pour toi ,
Mon principe est d'abord de respecter la loi.
A table je dirai qui nous sommes.

G E O R G E S.

J'approuve

Ta résolution , et cependant j'éprouve
Une peine...

D U R A N D.

Laquelle ?

G E O R G E S.

Eh ! mais , cet aveu fait ,
Ne me prive-t-il pas de la main de Babet ?

D U R A N D.

Non ; le père est honnête , et je veux si bien faire
Qu'appuyé par ton oncle.... Enfin , c'est mon affaire ;

Mais ne te livre pas à de nouveaux excès.
Soupe modérément , le vin a ses accès ;
Je ne répondrais pas du fruit de mon ouvrage ,
Si , pendant le festin , tu cessais d'être sage.

G E O R G E S .

Applique-toi plutôt cette utile leçon ;
J'ai bien peur que ta tête....

D U R A N D .

A d'autres, mon garçon.

G E O R G E S .

Mais on te pressera ; je crains qu'on ne t'oblige
A signer....

D U R A N D .

Moi , jamais.

G E O R G E S .

Enfin....

D U R A N D .

Jamais , te dis-je !

G E O R G E S .

Prends-y garde toujours.

D U R A N D .

Ne t'inquiètes pas ,
Mieux qu'un autre au besoin , j'esquive un mauvais pas ;
Je saurai soutenir , c'est moi qui te l'assure ,
Sans péril , tout l'éclat du poste où je figure.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

(*Il fait jour.*)

MARGUERITE , JACQUES , *sortant*
de chez Bonard.

M A R G U E R I T E .

Je suis d'une gaité !

J A C Q U E S .

Moi , d'un contentement !...

M A R G U E R I T E .

Son brevet est signé.

J A C Q U E S .

Le mien pareillement.

M A R G U E R I T E .

Douze cents francs de rente à ce pauvre Guillaume ;
Comme il sera content !

J A C Q U E S .

Il est vrai.

M A R G U E R I T E .

Ce cher homme !

Ce n'est pas tout encor. La voisine Bertrand....
Son mari , de prison , va sortir à l'instant....
J'ai l'ordre dans ma poche ; un si bon patriote....

J A C Q U E S .

Entre nous n'est pas fait pour siffler la linotte.

M A R G U E R I T E.

Comme ses ennemis vont se mordre les doigts !
Voilà qui leur apprendra à vivre....

J A C Q U E S.

Je le crois.

M A R G U E R I T E.

Ce Raffilard surtout , la terreur du village.

J A C Q U E S.

C'est moi qui suis chargé de le conduire en cage.

M A R G U E R I T E.

Je ne me sens pas d'aise.

J A C Q U E S.

Avouez , cependant ,
Qu'on nous a fait cadeau d'un bon Représentant.

M A R G U E R I T E.

Qui , lui ? c'est la bonté...

J A C Q U E S.

Songez donc qu'il repose ,
Ne parlez pas si haut , Marguerite.

M A R G U E R I T E.

Je cause.

J A C Q U E S.

Oui , mais causez plus bas ; son secrétaire et lui
Ont besoin de dormir un peu tard aujourd'hui.
Respectons leur sommeil. Sauf votre avis , le nôtre
Est qu'ils avaient hier bien soupé l'un et l'autre.

M A R G U E R I T E.

Que veux-tu ? C'est la route.

J A C Q U E S.

Et puis notre bourgeois
Leur en versait des coups ! ce sont de bons grivois.
Enfin a tout le monde ils ont rendu justice ,
A moi sur-tout ; j'étais jadis dans la milice ;
De la commune en chef , ils m'ont fait commandant ;
Je veux me distinguer dans ce poste important.
La tactique...

M A R G U E R I T E.

Fort bien; mais je crains que ta place
Ne te fasse oublier....

J A C Q U E S.

Ce qu'il faut que je fasse
Ce matin? Oh! que non; adieu. (*Il fait un mouvement pour
sortir et revient.*)

M A R G U E R I T E.

Cela suffit.

J A C Q U E S.

Vous ressouvenez-vous de ce que l'on m'a dit?

M A R G U E R I T E.

Sans doute.

J A C Q U E S.

Voyons donc.

M A R G U E R I T E.

Tout-à-l'heure, à t'en croire....

J A C Q U E S.

Le poste où l'on m'a mis me trouble la mémoire.

M A R G U E R I T E.

Vas-t-en dire à Després qu'on le demande ici,
Sans dire que son neveu....

J A C Q U E S.

J'y suis. Pour moi, ceci
N'est rien. Ah! je voudrais qu'on bloquât ce village;
Vous verriez.... Je ferais un beau remu-ménage....
Des redoutes, des forts, des murs; en moins de rien....
Si cela vous surprend, moi j'en sais le moyen.
Ici, c'est un fossé; plus loin, c'est une grille;
Chaque maison devient pire qu'une bastille,
Et puis sur les remparts on place du canon;
Je vois plante d'abord des piques; c'est fort long,
La pique atteint de loin. Mais à propos de siège,
Pour ma réception quel costume prendrai-je?
Mon habit....

M A R G U E R I T E.

Tiens.... Guillaume; emprunte-lui le sien.

J A C Q U E S.

J A C Q U E S.

Il faudra donc qu'alors je lui prête le mien.

M A R G U E R I T E.

Qu'importe !

J A C Q U E S.

J'y consens ; mais mon air intrépide
Ne choquera-t-il point sous l'habit d'invalidé ?

M A R G U E R I T E.

Oh ! que non.

J A C Q U E S.

Puis, le sien, il est un peu rapé :
Chacun alors sera de moi seul occupé.
J'attirerai les yeux ; mais je crains les sornettes ;
D'ailleurs, à son habit il n'a point d'épaulettes ,
Il n'en a point du tout ; j'y songe maintenant ,
Et l'on doit en avoir quand on est commandant.

M A R G U E R I T E.

On n'y prendra pas garde.

J A C Q U E S.

Oui , mais je suis sévère
Sur la mise ; au surplus en guerre comme en guerre ;
L'épaulette n'est pas ce qui fait le talent ,
Et j'en achèterai quand j'aurai de l'argent.

M A R G U E R I T E.

Comment donc, mon garçon , tu parles comme un ange !

J A C Q U E S.

Je vous l'ai dit cent fois , l'occasion nous change ;
C'est elle... Mais, avec votre permission ,
Je vais tout préparer pour ma réception ,
Convoquer le village : allez, coûte qui coûte ,
Je n'ai pas le dessein de m'endormir en route.
Le Député m'a dit qu'il voulait m'avancer ,
Et je me sens d'humeur et d'âge à me pousser.

M A R G U E R I T E.

Paix ! Voici Raffillard.

SCENE II.

Les précédens , RAFFILARD.

MARGUERITE , *avec ironie.*

BON jour , bon patriote.

JACQUES , *riconnant.*

Serviteur , citoyen (*à Marguerite.*) Il changera de note
Tantôt.

MARGUERITE.

Où courez-vous si matin ?

JACQUES.

C'est l'amour

Qui vous amène ici , n'est-ce pas ? Quel beau jour
Se prépare pour vous ! et pour nous quelle fête !
C'est à qui vous verra passer.

MARGUERITE.

Paix donc. La bête.

JACQUES.

Vous épousez Babet , dit-on ?

RAFFILARD.

Mais , je le crois.

JACQUES.

Vous courez , citoyen , deux lièvres à la fois.

RAFFILARD.

Deux lièvres ?

MARGUERITE.

Tais-toi donc. Pesté de l'imbécile !

RAFFILARD.

Je ne te comprends point ; que veut dire ce stîle ?

JACQUES.

Rien. Mais quoiqu'il en soit on se trompe souvent ;
Si vous êtes heureux , prenez bien garde au vent.

RAFFILARD.

Le vent est toujours bon pour l'homme sans reproche :
Sans crainte j'ai gravi le sommet de la roche ,

J'y resterai malgré les efforts des pervers ;
Je suis par mon civisme à l'abri des revers.

J A C Q U E S.

On tombe de plus haut pourtant.

R A F F I L A R D.

Que veux-tu dire ?

M A R G U E R I T E.

Te tairas-tu ?

R A F F I L A R D.

Réponds.

J A C Q U E S.

Rien du tout , c'est pour rire.

R A F F I L A R D.

Non, non, explique-toi.

M A R G U E R I T E.

C'est un sot, entre-nous,

Qui croit sans réfléchir au mal qu'on dit de vous :
Aussi, quand vous aviez le pouvoir en partage,
Pourquoi n'avoir pas mis dedans tout le village ?
Vous seriez resté seul ; alors plus de caquets ,
Aucun ne parlerait contre vos intérêts.

R A F F I L A R D.

Fort bien, je vous entends ; cette froide ironie...

M A R G U E R I T E.

Moi ? me moquer de vous !

J A C Q U E S.

C'est une calomnie ,

Nous vous respectons trop , et jusques aux enfans...

R A F F I L A R D.

On connaît les efforts de tous les malveillans.

De nos travaux nombreux tel est la récompense ;

On nous insulte, nous, les sauveurs de la France.

J A C Q U E S.

Aussi la France était votre propriété.

Voyez pourtant le mal que fait la Liberté ?

Si nous n'avions pas eu sa passion en tête ,

On vous eut jusqu'au bout laissé chommer la fête ,

Vous seuls encor seriez les maîtres de l'Etat ,

Nul ne sonnerait mot, point de bruit, point d'éclat ;

Comme ça marcherait ! Ainsi que des despotes ,
 Vous feriez sous le joug plier les patriotes ;
 Vous emprisonneriez , voleriez à loisir ,
 Les tribunaux i raient , ce serait un plaisir .
 Point du tout , au milieu d'entreprises si belles ,
 Vient un maudit décret qui vous rogne les ailes ,
 Et vous met hors d'état , vous , bon républicain ,
 De faire désormais le malheur du prochain .
 C'est cruel !

R A F F I L A R D .

A la fin , ce discours qui m'outrage....

J A C Q U E S .

Non , nous ne vous craignons plus , beaux oiseaux de passage .

R A F F I L A R D .

Nous verrons . Je fus trop indulgent envers vous ,
 Mais vous pouvez encor éprouver mon courroux ;
 Et le Représentant qui vient aujourd'hui même ,
 Vous fera repentir de votre audace extrême .

M A R G U E R I T E , *riant* .

Le Député ?

J A C Q U E S , *riant* .

Qui ? lui ? pas mal , allez le voir ,
 Vous verrez de quel ceil il va vous recevoir .

R A F F I L A R D .

Comment ! il est ici ?

J A C Q U E S .

N'on , c'est un badinage ,
 Il vous eut envoyé chercher . (*à part* .) Comme il enrage !

M A R G U E R I T E , *bas à Jacques* .

Laissons-le à présent .

J A C Q U E S .

Oui .

M A R G U E R I T E .

Sans adieu , citoyen .

J A C Q U E S .

Allez nous dénoncer , allez , vous ferez bien ,

(*Ils sortent en riant* .)

SCENE III.

RAFFILARD, *seul.*

Je n'en puis revenir. Qu'elle brusque arrivée !
 Mon ame à tant d'affronts est-elle réservée ?
 Je ne l'attendais, moi, qu'aujourd'hui ... Je craignais tout :
 On l'aura prévenu.... Bonard... Je suis à bout.
 Comment parer le coup ? Il loge là, sans doute.
 Pourquoi n'allai-je pas l'attendre sur la route ?
 Oh ! je m'y perds !... Babet... son père.... Est-ce qu'on veut?...
 Homme sans caractère, en un moment il peut
 Se tourner contre moi. On sort.... Quoi ! deux ensemble ?
 C'est le Représentant, c'est lui ; je vais.... je tremble.
 Allons nous préparer, et revenons bientôt.
 Lui livrer en ces lieux un rigoureux assaut.

SCENE IV.

DURAND, GEORGES, *sortant de chez Bonard.*

DURAND.

Ouf ! je suis tout malade.

GEORGES.

Et moi donc, j'ai la tête

Dans un état affreux.

DURAND.

Nous avons fait la tête

Complètement.

GEORGES.

Oh ! oui.

DURAND.

Bien mangé.

GEORGES.

Pas mal bu.

DURAND.

En effet, cette nuit, je m'en suis aperçu.

G E O R G E S.

Moi de même.

D U R A N D.

J'ai fait des songes incroyables.

G E O R G E S.

J'ai rêvé comme toi.

D U R A N D.

Mais des choses aimables ,
 Sans doute ? Un cœur épris , ne rêve que des fleurs ,
 Et l'amour prête à tout d'agréables couleurs.
 Avec ta passion pourtant j'ai peine à croire
 Que ton songe , mon cher , soit aussi méritoire
 Que celui que j'ai fait ; au gracieux , le mien
 Réunissait l'utile.

G E O R G E S.

Eh ! mais....

D U R A N D.

Ecoute bien :

Sans doute , hier au soir , que la tête étonnée
 De tout ce qui s'était passé dans la journée ,
 Je me suis endormi , croyant de bonne foi
 Que j'étais Député , n'en déplaie à la loi.
 À peine le sommeil eut fermé ma paupière ,
 Que cette illusion me frappa toute entière ;
 Je me crus envoyé dans un Département.
 Là , le bonheur du Peuple et son soulagement
 Attiraient tous mes soins ; clément dans ma puissance ,
 Je ne me signalais que par ma bienfaisance ;
 Ami des mœurs , de l'ordre , et de l'humanité ,
 Sur le bonheur commun fondant la Liberté ,
 Je la vanta au Peuple , en honnête homme , en sage ,
 Et par moi chaque jour il l'aimait d'avantage.
 Dispensant les bienfaits , toujours d'après mon cœur ,
 Des trésors de l'Etat je dorais le malheur ,
 Et du fond des prisons , la retraite du crime ,
 Je courrais à l'intrigue arracher sa victime.
 Là , c'était une mère , embrassant mes genoux ,
 A qui je rendais tout , lui rendant son époux ;
 Ici , c'était l'enfance à souffrir condamnée ,
 La vieillesse au besoin sans honte abandonnée ,
 Qui toutes deux d'abord , revivant par mes dons ,
 Répandaient sur l'Etat leurs bénédictions :
 Enfin , tout ressentait ma justice authentique :
 On n'entendait qu'un cri : vive la République !

La discorde entre-nous s'éteignait sans retour ;
C'est là, je crois , rêver bien à l'ordre du jour.

GEORGES , *réfléchissant.*
Mais tu ne rêves point , et la chose est réelle ;
J'écrivais en ton nom.

DURAND.

Bah !

GEORGES.

Je me le rappelle.

DURAND.

Es-tu sûr de cela ?

GEORGES.

Presque.

DURAND , *en riant.*

Pas tout-à-fait ?

Le souper sur nous deux à produit son effet ,
Je le vois. C'est pourtant surprenant ; que t'en semble ?
Que nous ayons rêvé la même chose ensemble.

GEORGES.

Mais sois sûr...

DURAND.

Rien. Vapeurs , tu verras.

GEORGES.

Je crains bien

Que nous ne nous soyons compromis.

DURAND.

Le moyen.

N'ai-je pas dû leur dire en souplant....

GEORGES.

Ta promesse

S'est-elle effectuée ?

DURAND , *révant.*

Ici, je te confesse,

Que depuis le moment du souper , mon esprit
A peine a ressaisir ce que j'ai fait et dit.
Et toi ?

GEORGES.

Je suis forcé de t'avouer de même...

D U R A N D.

L'amour a dans tes sens causé ce trouble extrême,
Et chez moi, c'est le vin.

G E O R G E S.

Tu parles de Babet?

Il faut y renoncer.

D U R A N D.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

G E O R G E S.

Son père voudra-t-il me pardonner?

D U R A N D.

J'y compte.

G E O R G E S.

Après notre mensonge; ah! Durand, j'en ai honte.

D U R A N D.

Doit-on s'en prendre à nous? C'est sa faute après tout,
S'il est vrai qu'il en soit la dupe jusqu'au bout.
Il eut dû ménager lui-même notre gloire,
Et ne pas au souper nous tant verser à boire.
Nous étions en gaité, c'était facile à voir,
Devons-nous, mon ami, nous mettre au désespoir,
Pour une faute faite au moment de l'ivresse?
On nous excusera; le vin, notre jeunesse,
Tout parlera pour nous; d'ailleurs, ni toi, ni moi,
N'avons l'intention de violer la Loi.
Au surplus, sur ce point, rassure-toi, de grace,
Il sait la vérité, j'en suis sûr,

G E O R G E S.

A sa place,

J'aurais peine...

D U R A N D.

Il approche avec Babet.

G E O R G E S.

Qui? Lui?

D U R A N D.

Tu vas voir qu'il sait tout.

S C E N E V.

Les précédens , B O N A R D , B A B E T .

B O N A R D .

AH ! c'est vous ! aujourd'hui ,
Comment va la santé , citoyens ?

D U R A N D .

A merveille ,
Un peu moins fous qu'hier .

B O N A R D .

Comment ?

D U R A N D .

Oui , la bouteille
Nous avait dérangés ,

B O N A R D .

en aucune façon ,
Vous étiez de sang froid .

D U R A N D .

Ah ! vous êtes trop bon .
Ce sang froid-là , n'est pas celui de la sagesse .

B O N A R D .

Un peu gais , n'est-ce pas ? qu'importe ! la tristesse
N'est bonne à rien . On est comme il faut que l'on soit ,
Sitôt que l'on ne fait que juste ce qu'on doit .
Vos procédés d'hier sont de toute justice ;
Rien ne vous coûte moins à rendre qu'un service .
Ça se voit .

D U R A N D .

Mais je crains....

B O N A R D .

Jusqu'à Babet , morbleu !
Elle et Georges pourtant , ne vous doivent pas peu ,
Mais comment résister à votre secrétaire ?

G E O R G E S , *bas à Durand* .
Il faut le détromper . Tu vois....

B O N A R D .

Je suis sincère ,
Et je dois avouer que sans son poste....

D U R A N D.

Eh bien ?

B O N A R D.

Et s'il n'avait pas eu votre appui, citoyen,
Ce mariage-là n'eut pas marché si vite.

G E O R G E S, à part.

Ciel !

D U R A N D.

Je dois en ce cas vous dire....

G E O R G E S, bas à Durand.

Paix !

D U R A N D, bas à Georges.

J'acquitte

Ainsi ma conscience, et fais ce que tu veux.

G E O R G E S, de même.

Quoi ?

B A B E T, à Georges.

Qu'as-tu ?

D U R A N D, avec intention.

Rien. Ainsi sont faits les amoureux ;

Ils s'érigent par fois en censeurs ridicules,

Mais leur propre intérêt tempère leurs scrupules.

G E O R G E S, à part.

Le bourreau !

B O N A R D, finement.

Politique.

D U R A N D.

Eh ! oui, précisément.

G E O R G E S, à part.

Mon oncle dira tout, je suis perdu.

B A B E T.

Comment

Tu parais affligé ? Qu'as-tu, Georges ?

G E O R G E S.

Je tremble.

B A B E T.

Quand mon père consent à nous unir ensemble,
Te repentirais-tu de te lier à nous ?

G E O R G E S.

Non, Babet, non jamais ; Ah ! qu'il me serait doux
De me livrer sans crainte au bonheur qu'on m'apprête,
Et combien de nos nœuds je chérirai la fête !

B O N A R D.

Tu souffres n'est-ce pas du malheur sans égal
Qu'éprouvera bientôt Raffilard ton rival.

G E O R G E S.

Ah !

D U R A N D.

Le coup est affreux en effet.

B O N A R D.

Pauvre diable !

Citoyen Député, soyez donc charitable :

Il va perdre Babet, c'est bien assez, je crois,
La prison est de trop, pardon pour cette fois.
Révoquez l'ordre exprès qu'on a de l'y conduire,
Sans cela de bon cœur je ne pourrions pas rire.

D U R A N D.

L'ordre est donné ?

B O N A R D.

Par vous, à Jacques mon garçon,

G E O R G E S, *à part.*

Ne nous voilà pas mal.

B O N A R D.

Je crains que la façon

Dont vous l'avez traité n'ait réchauffé son zèle,
Raffilard est coffré peut être,

D U R A N D.

J'en appelle.

B O N A R D.

Bien dit. Point de chagrins. Pardonnez à l'erreur.
La bonne politique....

D U R A N D.

Est douce,

B O N A R D.

Excellent cœur !

D U R A N D.

On doit l'avoir ainsi, quand on est patriote,

Trop de sévérité ne convient qu'au despote,
La clémence peut tout, la force presque rien;
L'une fait le brigand, l'autre le citoyen.

B O N A R D.

Comme c'est raisonné ! la belle réthorique !
Raffilard sera donc...

D U R A N D.

Libre.

B O N A R D.

Quel homme unique !

SCENE VI.

Les précédens, MARGUERITE, *entrant précipitamment et avec enthousiasme.*

M A R G U E R I T E.

VOTRE servante à tous, Citoyens ; quel plaisir !
Je ne sais pas par où commencer ni finir.

D U R A N D.

Qu'est-ce donc ?

G E O R G E S.

Qu'avez-vous ?

B O N A R D.

Un peu de patience.

Eh ! bien donc, Marguerite ?

M A R G U E R I T E.

Ah ! qu'elle jouissance,

Quand on a le pouvoir de faire ainsi le bien !

(*A Durand.*)

Que vous êtes heureux !

D U R A N D.

Moi ? je n'y conçois rien.

B A B E T.

Contez-nous donc, contez.

M A R G U E R I T E.

J'en pleure encore ;

B O N A R D.

Dites.

M A R G U E R I T E.

Dieu récompensera dignement vos mérites,
Citoyen Député, j'ose vous l'assurer.
Si vous les aviez vus tous les deux me serrer,
M'embrasser : quelle joie !

B O N A R D.

Enfin.

D U R A N D.

Sans préambule,

Expliquez-vous.

G E O R G E S, *à part.*

Encor quelque ordre ridicule.

M A R G U E R I T E.

En sortant ce matin j'ai visité d'abord
La voisine Bertrand ; mon air gai , mon abord ,
L'ont frappée en entrant. Ah ! c'est vous , ma voisine ,
(M'a-t-elle dit.) Oui-dà , c'est moi ; toujours chagrine ?
(Ai-je dit) Il est vrai , qui ne le serait pas ?
(M'a-t-elle répondu.) Vous savez l'embarras
Malheureux où je suis , comme on me persécute !
A quel sort rigoureux mon époux est en bute.
On le tient en prison ? (Ai-je dit.) Eh bien , moi ,
Je viens le délivrer.... vous ? Oui , de par la Loi...
Comment ? Par quel moyen ? J'ai l'ordre dans ma poche ,
Signé d'un Député : Tenez ; un cœur de roche
Aurait été touché de son émotion ,
J'ai cru qu'elle mourrait de satisfaction.

D U R A N D.

Et c'est moi qui signai cet ordre ?

M A R G U E R I T E.

Mais sans doute.

G E O R G E S, *bas à Durand.*

Autre sottise !

M A R G U E R I T E.

Après ; j'ai poursuivi ma route.

J'ai courru chez Guillaume.... Ah ! qu'il est satisfait !
A peine voulait-il en croire son brevet.

D U R A N D.

Lequel ?

M A R G U E R I T E.

Sa pension : douze cents francs de rente
Dont vous l'avez hier doté.

D U R A N D.

Moi ?

M A R G U E R I T E.

Je m'en vante ;

Je l'ai sollicité !

D U R A N D.

Et j'ai , sans nul effort ,

Consenti....

M A R G U E R I T E.

Sûrement.

G E O R G E S.

Pour le coup c'est trop fort.

B O N A R D.

Au prix des choses , non , et surtout à son âge.

M A R G U E R I T E.

Tout le monde aujourd'hui , m'a-t-il dit , me soulage.
Deux braves jeunes gens , que je ne connais pas ,
Qui passaient par ici , pour voler aux combats ,
Touchés de mes malheurs , surtout de ma vieillesse ,
M'ont laissés des secours en partant. La jeunesse
Est bien compatissante à présent.

B O N A R D.

Etre humain

Est le premier devoir du vrai républicain.

Nos jeunes défenseurs le sont plus que personne.

D U R A N D , *bas à Georges.*

Eh bien , ne suis-je pas bien sage quand je donne ?

G E O R G E S , *bas à Durand.*

Ris donc , c'est le moment.

D U R A N D , *bas à Georges.*

Il faudra s'en tirer.

B O N A R D.

Ah ! voici Raffilard.

M A R G U E R I T E.

Il ose se montrer !

B O N A R D.

Taisez-vous.

G E O R G E S , *bas à Durand.*

Mon rival!... Eh! que vas-tu lui dire?

B A B E T , *à part.*

Que je le hais!

D U R A N D , *à Georges.*

Je sais comme il faut me conduire.

M A R G U E R I T E , *à part, en s'en allant.*

Nous, courons avertir Jacques qu'il est ici.

S C E N E V I I.

Les précédens , R A F F I L A R D.

R A F F I L A R D.

PARDON, si devant vous je me présente ainsi,
 Digne représentant; mais l'aristocratie
 Dans ces lieux, par malheur, n'est pas anéantie,
 Et de la téasser nous sommes si jaloux,
 Que notre dernier soin est de songer à nous.
 Enfin, à mon devoir empressé de me rendre,
 Je suis venu....

D U R A N D.

Fort bien; vous me faites entendre
 Qu'ici la République a beaucoup d'ennemis.

R A F F I L A R D.

Infiniment.

D U R A N D.

Il faut que les chefs soient punis.
 Sans doute ce ne sont que sur des preuves sûres,
 Que vous formez sur eux de telles conjectures?

R A F F I L A R D.

En doutez-vous? Aucun n'ose se prononcer
 Pourtant, mais on connaît leur façon de penser;
 Je les ai démêlé, ce sont des royalistes.

D U R A N D.

Quel parti prenez-vous envers eux?

R A F F I L A R D.

Sur des listes ,

Nous les enregistrons d'abord , et puis après ,
 Du bien public toujours , servant les intérêts ,
 Mes collègues et moi , sans daigner les entendre ,
 A petit bruit chez eux , nous les envoyons prendre .
 On les mène en prison . Alors sans différer
 Nous mettons les scellés ; on fait administrer
 Leurs biens ; leurs revenus , dont nous touchons la rente ,
 Sont par nous répartis à la classe indigente .
 Le tout en attendant des indices nouveaux ,
 Et leur traduction devant les tribunaux .

D U R A N D .

J'entends : qu'un homme parle , ou qu'il soit assez sage
 Pour se taire , il n'importe , on l'enferme . L'usage
 ainsi le veut ; il est plus utile pour vous
 Que pour le Peuple . Au fond , vous savez comme nous ,
 Cependant , que la Loi pour lui seul fut écrite .

R A F F I L A R D .

Oui . Mais des tems présens , la rigueur est la suite ;
 Eux seuls en sont la cause .

D U R A N D .

Ecoutez bien ceci ;

C'est comme citoyen que je vous parle ici ,
 Non comme Député ; selon ma conscience ,
 Il n'est dans un Etat aucune circonstance
 Si dure qu'elle soit , qui de l'homme , je crois ,
 Nous puisse autoriser à violer les droits .
 Envain les intrigans , usurpateurs suprêmes ,
 Nous prêchaient le contraire , en prêchant pour eux-mêmes ;
 Envain entre leurs mains la mort et la terreur
 Etaient des instrumens , disaient-ils , de rigueur ,
 Ce mot servait d'agent à leur haine implacable ,
 A leur cupidité toujours insatiable .
 La véritable loi de la nécessité ,
 Est celle qu'en tout tems commande l'équité .
 Mais la connaissaient-ils , ces tyrans mercenaires ?
 Ces tigres dégoutants du meurtre de leurs frères ;
 Qui , maîtres de l'Etat , s'en disaient les soutiens ;
 Non contents d'égorger , pillaient les citoyens .
 Le despotisme à bas , on a vu disparaître
 Tous ceux qui parmi nous alimentaient un traître .
 Le Français libre enfin , vainqueur de ses rivaux ,
 A frappé ce ramas d'esclaves , de bourreaux .

Qu'ils

Qu'ils tremblent ! sous leurs pas s'ouvre le précipice,
 Rien ne peut les soustraire à l'œil de la justice ;
 Nous mourrons , s'il le faut , tous pour la Liberté ,
 Mais ne la fondons point par l'inhumanité.
 Paix aux bons citoyens , trompés par ignorance ;
 Guerre à l'oppression : voilà quel est en France
 Le cri de ralliment ; ses effets sont certains ,
 Quand il est prononcé par des républicains.

R A F F I L A R D.

Ce discours....

D U R A N D.

(Avec ironie.) Est celui d'un brave patriote ,
 Beaucoup moins vain que vous du nom de sans-culotte.
 Mais changeons de propos. Vous épousez Babet ,
 M'a-t-on dit ? et j'ai , moi , dérangé ce projet.

R A F F I L A R D.

Comment ?

D U R A N D.

Oui , mon ami que vous voyez , qui l'aime
 Et depuis fort longtems , en est aimé de même ,
 De son père à l'instant vient d'obtenir l'aveu ,
 Et nous nous préparons à former ce doux nœud.

R A F F I L A R D.

Se peut-il ?

B A B E T.

Hélas ! oui.

R A F F I L A R D.

Bonard , est-il possible ?

B O N A R D.

J'obéis à la loi ; je suis inaccessible ,
 Quand il s'agit du fait.... des princ pes.

R A F F I L A R D.

Je vois....

B O N A R D.

Qu'ici tout le monde est contre vous à la fois.

R A F F I L A R D.

Je dois me résigner... Dans l'hymen qu'on prépare ,
 Puissiez-vous rencontrer le bonheur....

D U R A N D.

Il est rare

De trouver un rival aussi sage que vous.

D

R A F F I L A R D.

Mais je fais mon devoir. (à part.) J'étouffe de courroux;
Si je puis me venger....

G E O R G E S , *bas à Durand.*

Je tremble qu'il n'apprenne....

D U R A N D , *bas à Georges.*

Silence ! (haut.) Mais quel bruit ! Un tambour.

(Ici on entend un tambour dans le lointain, dont le bruit va toujours
en augmentant jusqu'à la Scène suivante.)

B O N A R D.

Dans la plaine

Je vois des gens armés.

R A F F I L A R D.

Ce sont nos villageois,

Qui, vers le Citoyen, viennent tous à la fois,
Pour le complimenter.

G E O R G E S , *bas à Durand.*

Nous voilà fort à l'aise.

D U R A N D , *bas à Georges.*

Jusqu'à ton mariage, il faut que je me taise.

B O N A R D.

C'est Jacques qui commande.

S C E N E V I I I .

Les précédens, MARGUERITE, JACQUES,
*en habit d'Invalide, commandant le village; Villageois
armés, et Villageoises. Après la marche.*

J A C Q U E S.

EN avant. Garde à vous.

Je m'en vas vous dire alte : Attendez-vous y tous.

Alte. Le bataillon a certaine tournure....

Un chef instruit fait tout, c'es une chose sûre,

Citoyens, un moment, taisez-vous, s'il vous plaît;

Silence dans les rangs, qu'on reste comme on est,

C'est moi qui dois parler. Voici tout le Village,

Citoyen Député, qui vient vous rendre hommage :

J'ose vous assurer, comme son orateur....
Qu'il est, ainsi que moi, votre humble serviteur,
Et que ses sentimens....

D U R A N D.

Je voudrais être à même
De reconnaître un jour l'attachement extrême....

J A C Q U E S.

Bravo ! criez donc tous, allons en unisson,
Vive la République et la Convention.

(Tous les paysans répètent.)

G E O R G E S, à *Durand*.

Heureusement pour nous, il vient de l'interrompre.

J A C Q U E S.

Rien, à coup sûr, jamais ne pourra me corrompre ;
Je ferai mon devoir : (*A Durand.*) A propos, Raffilard,
Le voilà, je vais....

D U R A N D, *bas, en l'arrêtant*,

Non, remettons à plus tard

Cette expédition.

J A C Q U E S, *en confidence*.

Vous en êtes le maître.

Il est pourtant bien doux d'emprisonner un traître,
Et comme commandant du village, c'est moi
Qui de droit suis chargé d'exécuter la Loi.

D U R A N D.

Vous êtes commandant ?

J A C Q U E S.

La question est bonne ;

Mais vous m'avez nommé.

D U R A N D.

Moi ?

J A C Q U E S.

Cela vous étonne ?

(*Durand lui fait signe que c'est le vin, et Jacques lui répond.*)

G E O R G E S, à *part*.

De plus fort en plus fort.

B O N A R D.

Et Després ?

J A C Q U E S.

Va venir.

G E O R G E S , à part.

Mon oncle?

J A C Q U E S .

Cependant il vous fait avertir
Qu'il tardera peut-être un peu.

B O N A R D .

Pourquoi?

J A C Q U E S .

Que sais-je ?

En ce moment, dit-on, un citoyen l'assiège,
Qui de Paris arrive à l'instant : c'est du moins
Ce que m'a dit Gros-Jean; mais c'est à d'autres soins
Que nous devons vaquer. Voici la force armée,
Il faut bien que je sois reconnu de l'armée.
Le village est ici pour cela : veuillez bien,
Citoyen député, nous suivre.

D U R A N D .

Citoyen....

J A C Q U E S .

Nous aurons fait bien vite.

G E O R G E S , bas à Durand.

Eh ! quoi , tout le village

Sera témoin ?...

D U R A N D , bas à Georges.

Sans doute , ou bien ton mariage
Est manqué ; (à Jacques) mais on peut différer.

J A C Q U E S ,

Moi ? pas mal ;
D'ailleurs vous le voyez ; c'est le vœu général ,
C'est le vœu général.

D U R A N D .

Allons , si l'on me blâme
Je trouverai du moins mon excuse en mon ame.
L'amitié fit ma faute.

J A C Q U E S .

Eh ! oui , c'est l'amitié.

(Au tambour). Au champ de la Patrie. En avant , du bon pied,
Garde-à vous, citoyens, pas de manœuvre, marche.

M A R G U E R I T E.

Ferme.

J A C Q U E S.

Tous du pied droit. Solides comme une arche.
(Ils défilent tous très-lentement).

S C E N E I X.

B O N A R D , R A F F I L A R D , *l'arrêtant par le
bras d'un air rampant.*

R A F F I L A R D.

U N moment , citoyen.

B O N A R D.

Eh ! que me voulez-vous ?
Suis-je le maître moi ?

R A F F I L A R D.

Je ne suis point jaloux
D'épouser votre fille , aussitôt que son ame
Refuse ouvertement de partager ma flamme.
Mais de votre amitié j'attends en cet instant
Que vous me protégiez près du Représentant.

B O N A R D.

J'ai parlé sur ce point en orateur habile,
On ne vous fera rien... Enfin , soyez tranquille.

R A F F I L A R D.

Je vous suis obligé.

S C E N E X.

Les précédens , D E S P R É S.

B O N A R D.

D É J A , vous , mon voisin ?

D E S P R É S.

Serviteur, mon ami.

B O N A R D.

Vous êtes libre enfin.

D E S P R É S.

Bon jour, monsieur.

R A F F I L A R D.

Monsieur....

B O N A R D.

Point de bruit, je vous prie;

Je veux que l'on soit gai, ma fille se marie.

D E S P R É S.

Avec cet homme ?

B O N A R D.

Oh ! non, on vous expliquera

Les choses en détail.

D E S P R É S.

Est-ce donc pour cela

Que se font les apprêts qui troublent le village ?

Ou si l'on a déjà dessein de rendre hommage

Au Député ?

B O N A R D.

Comment.

D E S P R É S.

Mais il est arrivé.

B O N A R D.

Ce Jacques n'est qu'un sot, un causeur achevé ;

C'est lui qui vous l'a dit, gageons.

D E S P R É S.

Lui ? quel délire !

Mais il ne le sait pas.

B O N A R D.

Que voulez-vous me dire ?

D E S P R É S.

Et je croyais que vous, vous l'ignoriez aussi.

Il arrive à l'instant.

B O N A R D.

Eh ! non, il est ici,

Depuis hier.

D E S P R É S.

Hier ! la méprise est fort bonne.

Il est logé chez moi.

B O N A R D , *à part.*

Chez-vous ? il déraisonne.

Il demeure chez moi , mon cher.

D E S P R É S.

Y pensez-vous ?

B O N A R D.

Si j'y pense ; tenez , soyez juge entre nous ,
Citoyen Raffilard.

R A F F I L A R D.

Selon ma conjecture...

D E S P R É S.

Quiconque le soutient , soutient une imposture.

R A F F I L A R D.

Je suis loin d'attester...

B O N A R D.

Voisin , vous êtes prompt :

Je ne mérite pas qu'on me fasse un affront.

D E S P R É S.

Ils sont donc deux ?

B O N A R D.

Eh ! non.

D E S P R É S.

S'il est ainsi , j'atteste

Qu'on vous fait un mensonge éclatant , manifeste.
Que j'ai le vrai chez moi , qu'on le nomme Durand,
Que j'ai vu ses papiers , et que quiconque prend
De Député du Peuple ici l'auguste titre
Est un traître , un faussaire , et que sur ce chapitre
La loi ne peut sévir trop rigoureusement.

B O N A R D.

Votre neveu n'est donc qu'un traître.

D E S P R É S.

Lui ? comment ?

B O N A R D.

Mais du Représentant il est le secrétaire.

D E S P R É S.

Georges ?

(56)

B O N A R D.

Lui-même.

D E S P R É S.

Il faut éclaircir ce mystère.

B O N A R D.

En cette qualité je lui donnais Babet.

D E S P R É S.

Et vous ont-ils montrés leurs papiers ?

B O N A R D.

En effet ,

Je ne les ai pas vus. D'ailleurs, je puis le dire,
Vous savez bien tous deux que je ne sais pas lire ,
Qu'aurais-je découvert ?

D E S P R É S.

De quand sont-ils chez-vous ?

B O N A R D.

D'hier. Ils sont entrés d'un air modeste et doux ;
Jacques les conduisait.

D E S P R É S.

C'est un faux véritable ,

Je vous le certifie.

R A F F I L A R D.

Il est du moins probable.

D E S P R É S.

Il est réel,

B O N A R D.

Vraiment.

D E S P R É S.

Malheur à mon neveu....

R A F F L A R D.

Eh bien , maître Bonard ! rougissez donc un peu.
Voyez ce qui se fait, et quel homme vous êtes.

B O N A R D.

Quoi ! vous osez....

D E S P R É S.

Songez mieux à ce que vous faites,

Vous disculper devant un homme tel que lui.
C'est vous déshonorer.

(57)

R A F F I L A R D.

Nous verrons aujourd'hui.

D E S P R É S.

Laissons cet intrigant distiller l'imposture.

Et courons démêler une triste aventure.

S C E N E X I.

R A F F I L A R D, *seul.*

I N T R I G A N T, moi ! Bonard, et vous monsieur Després ;
Vous m'insultez tous deux ; mais vous me le payerez.
Ce quiproquo me sert , usons-en, oui, j'y pense,
Qu'il serve mon amour en servant ma vengeance.

fin du second Acte.

 A C T E I I I .

 SCENE PREMIERE.
 LE DÉPUTÉ, RAFFILARD,

RAFFILARD.

CITOYEN, soyez sûr que c'est la vérité,
 Le traître abuse ici de votre autorité,
 Et même en ce moment, fier de votre apanage,
 Il se promène en pompe au milieu du village.
 J'ignore absolument ce qu'il peut avoir fait,
 Mais de l'idolâtrie il est le seul objet.
 On le suit, on le fête, enfin notre commune,
 Qu'il trompe impudemment, s'attache à sa fortune.

LE DÉPUTÉ.

D'où vient donc que Després, chez qui j'ai descendu,
 Sur ce vil charlatan ne m'a point prévenu?
 Cependant, si je peux juger son caractère,
 Il a toutes les mœurs d'un patriote austère,
 J'ai même avec plaisir vu que la liberté
 N'étouffait point en lui la sainte humanité,
 Et s'il m'a dénoncé ceux dont l'âme perfide
 Faisaient ici des loix un trafic homicide;
 Qui suivaient des tyrans le précepte fatal,
 Et n'usaient de leurs droits que pour faire le mal;
 Je ne dois imputer qu'à sa seule ignorance
 Sa faute à m'éclairer sur cette circonstance.

RAFFILARD.

Avec un cœur honnête on est dupe aisément;
 Vous ne connaissez pas encor l'enchaînement..

LE DÉPUTÉ.

Qu'el est-il?

RAFFILARD.

Je me tais.

LE DÉPUTÉ.

Parlez.

R A F F I L A R D.

La calomnie

Ne peut , quoiqu'on en ait , demeurer impunie.

LE DÉPUTÉ.

Comment ?

R A F F I L A R D.

Oui , près de vous on m'a calomnié.

LE DÉPUTÉ.

Qui ?

R A F F I L A R D.

Després. Je serais bientôt justifié

Si je disais un mot : Mais envain on m'offense ,
Je ne dénonce point , et je souffre en silence.

LE DÉPUTÉ.

Expliquez-vous.

R A F F I L A R D.

Non pas.

LE DÉPUTÉ.

De grace.

R A F F I L A R D.

Non , jamais.

LE DÉPUTÉ.

Le bien public le veut , ce sont ses intérêts.

R A F F I L A R D.

Je ne résiste point à cet ordre suprême ;
Par malheur dans ceci je suis mêlé moi-même ,
Et quand j'aurai parlé , peut-être croirez-vous
Que je n'écoute ici qu'un mouvement jaloux ,
Et que mon bien privé....

LE DÉPUTÉ.

Non. Voyons.

R A F F I L A R D.

Las de vivre

Isolé , sans famille , et surtout voulant suivre
Le précepte sacré qui veut que dans l'Etat ,
Tout bon républicain renonce au célibat ;
J'allais me marier : j'avais dans ce village
Trouvé ce qui , je crois , convenait à mon âge ,

Une fille assez jeune , et de qui les parens ;
 Sans richesse , passaient pour être honnêtes gens.
 J'avais depuis longtems la parole du père ,
 Et j'étais sur le point de conclure l'affaire ,
 Quand j'appris qu'un rival s'opposait à ce nœud ,
 De Després j'ignorais que ce fût le neveu.
 L'oncle ici contre moi parlait à la sourdine ,
 Le père tenait bon ; voyant qu'à ma ruine
 Il travaillait envain , il a dans son dépit ,
 Pris un parti plus sûr , et qui lui réussit.
 Il introduit céans un Député faussaire ,
 Dont Georges , mon rival , est le faux secrétaire ;
 Celui-là déployant sa feinte autorité
 M'enlève ma maîtresse en pleine liberté ,
 Et la met au pouvoir de son lâche complice ,
 Pour lequel seul ils ont ourdi cet artifice.
 Vous voyez , Citoyen , que Després ne peut pas
 Etre franc avec vous dans un semblable cas.

LE DÉPUTÉ.

Que me dites-vous-là ?

R A F F I L A R D.

Rien que de vrai.

LE DÉPUTÉ.

Le père

De la jeune personne a donc cédé ?

R A F F I L A R D.

Que faire ,

Quand un Représentant commande ? Puis, d'ailleurs ,
 Il se dit patriote , et pourtant les grandeurs
 Le flattent ; tout bouffi d'une telle alliance ,
 Il m'a traité tantôt avec impertinence ,
 Lorsque je suis venu réclamer , humblement ,
 Sa parole envers moi pour notre engagement.
 Voilà comme un ingrat reconnaît un service ;
 En sa faveur pourtant j'oubliai la justice ,
 Je devais....

LE DÉPUTÉ.

Quoi ?

R A F F I L A R D.

Peut-être agir avec rigueur ,

Quand j'en avais le droit ; c'est un accapareur.

LE DÉPUTÉ.

Cette accusation entre nous est trop vague ,

Le plus souvent celui qui la fait extravague.
Puis elle fut toujours l'arme du scélérat ,
Pour frapper le commerce et ruiner l'Etat.

R A F F I L A R D.

Enfin , par mon récit, vous devez reconnaître
La foi due aux discours que tient l'oncle d'un traître.

L E D É P U T É.

Lorsque j'aurai la preuve....

R A F F I L A R D.

On va vous la donner.

Ici j'ai pour cela voulu vous amener.

Mais de votre arrivée on a l'annonce heureuse.

Je vois venir vers vous une sollicituse ;

Son époux fut toujours aristocrate au fond ,

Nous l'avons arrêté ; contre elle tenez bon.

S C E N E I I.

Les précédens , L A Cne. B E R T R A N D.

L A Cne. B E R T R A N D, *en tremblant*

Excusez , Citoyen ,

R A F F I L A R D.

(*Avec hauteur à la Cne. Bertrand*)

Vous perdrez votre peine ,

On connaît votre époux , et votre attente est vaine ,

J'ai tout dit.

L E D É P U T É, *à Raffilard.*

Laissez-moi m'expliquer , s'il vous plaît.

Je sais parler , peut-être. Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

Que voulez vous ?

R A F F I L A R D, *au Député.*

Pardon.

L A Cne. B E R T R A N D.

Je cherche....

L E D É P U T É.

Qui , ma bonne ?

Allons rassurez-vous.

L A Cne. B E R T R A N D.

Je cherche une personne

A qui je dois la vie , et l'air affable et doux
Dont vous me recevez , dit assez que c'est vous.

LE DÉPUTÉ.

Moi ?

LA Cne. BERTRAND.
Je le crois , du moins.

LE DÉPUTÉ.

Pour vous , qu'ai-je pu faire ?

LA Cne. BERTRAND.
Vous ne l'ignorez pas.

LE DÉPUTÉ.

Expliquez-vous , ma chère.

LA Cne. BERTRAND.
Vous êtes , je le vois , le Député.

LE DÉPUTÉ.

Parlez ;

C'est moi-même en effet.

LA Cne. BERTRAND.
Ah ! vous dissimulez.

LE DÉPUTÉ.

Point du tout.

LA Cne. BERTRAND.
Pourquoi donc en gardant le silence ,
Vouloir vous dérober à ma reconnaissance ?
Sans vous j'étais perdue , ainsi que mes enfans ,
Nous étions sans ressource , et depuis fort longtems ,
J'exposais vainement notre affreuse misère ;
L'insulte était le fruit de ma douleur amère ,
Tous les hommes ici ne vous ressemblent pas ;
Mais enfin , grace à vous , nous sortons d'embarras ,
Mon malheureux époux est libre.

RAFFILARD , à part.

Qu'est-ce à dire ?

LA Cne. BERTRAND.
Lui-même , il fut venu jusqu'ici me conduire ,
Pour vous remercier , sans l'affaiblissement
Où l'a réduit dans peu son emprisonnement.
Mais voici des papiers qui seuls font sa défense ,
Lisez , vous connaîtrez bientôt son innocence.
Vous saurez par quel ordre il fut incarcéré ,
Et n'aurez nul regret de l'avoir délivré.

LE DÉPUTÉ.

Moi, j'ai mis votre époux en liberté ?

LA Cne. BERTRAND.

Sans doute.

RAFFILARD.

Eh bien ! sur mon rapport avez-vous aucun doute
A présent ?

LA Cne. BERTRAND.

Quoi ! déjà vous repentiriez-vous

D'avoir de sa prison retiré mon époux ?

Mais je sais contre lui quel homme se déchaîne ;

Ces papiers vous diront les motifs de sa haine,

Vous sentirez l'abus qu'il fit de son pouvoir,

Et tout ce que de moi le traître osait vouloir.

RAFFILARD, *présentant la main au Député, pour qu'il
lui remette ces papiers.*

Voyons donc.

LA Cne. BERTRAND, *se mettant entre eux.*

Gardez-vous de lui rendre ce gage ;

De toute sa noirceur il est le témoignage.

J'ai mis dans ce paquet, qu'il vous demande en vain,

Les preuves de son crime écrites de sa main.

RAFFILARD, *au Député.*

Je ne vous comprends point. Souffrez....

LE DÉPUTÉ.

Non, je les garde.

RAFFILARD.

C'est pour vous épargner....

LE DÉPUTÉ.

Ce soin-là me regarde.

RAFFILARD, *à part.*

Mes lettres ?

LE DÉPUTÉ.

Qu'avez-vous ?

RAFFILARD.

Rien. Je sais ce que c'est.

LE DÉPUTÉ.

Nous verrons.

R A F F I L A R D.
Amourette, au fond, voilà le fait.

L E D É P U T É.
Nous le verrons, vous dis-je; écoutez, citoyenne;
Bientôt votre surprise égalera la mienne,
Si votre époux est libre, apprenez que, sans moi,
Quelqu'un vous l'a rendu.

L A Cne. B E R T R A N D.
Ciel!

L E D É P U T É.
Pourquoi cet effroi?

La justice est pour tous, si, comme je le pense,
Votre époux en effet prouve son innocence;
Je punirai celui qui s'arrogea mes droits,
Mais lui n'a, quel qu'il soit, rien à craindre des lois;
Leur organe en ces lieux, vous verrez que ma bouche
En les interprétant, est loin d'être farouche.
Et si l'usurpateur vous rendit votre époux,
Le vrai Représentant sera juste envers vous.
(à Raffilard)
Vous sortez ?

R A F F I L A R D.
Oui, je vais....

L E D É P U T É.
Demeurez.

L A Cne. B E R T R A N D.
Je frissonne.

L E D É P U T É.
Eh ! quel est, s'il vous plaît, le beau nom que se donne
L'homme ici revêtu de mon autorité ?

L A Cne. B E R T R A N D, en sanglottant.
On l'appelle Durand.

L E D É P U T É.
Durand ! en vérité ?

L A Cne. B E R T R A N D.
Oui.

L E D É P U T É.
C'est mon nom.

L A Cne. B E R T R A N D, en pleurant.
Enfin, c'est ainsi qu'on l'appelle.

LE

LE DÉPUTÉ, *à part.*

Quel hazard !

LA Cne. BERTRAND, *d'un ton pénétré.*

Citoyen, la méprise est cruelle :

N'importe, l'innocence entend toujours raison.

Faut-il que mon mari s'en retourne en prison ?

Parlez ; si vous voulez , je vais l'y reconduire.

RAFFILARD.

C'est le plus sage.

LE DÉPUTÉ, *arrétant la Cne. Bertrand, à Raffilard.*

Lui ! Qu'osez-vous prescrire ?

Etes-vous homme encore , ou vous oubliez-vous ?

Citoyenne, en vos mains je laisse votre époux.

Pour lui, votre chaumière est une prison sûre ;

Les liens les plus forts sont ceux de la nature.

LA Cne. BERTRAND, *elle veut sortir.*

Ah ! quel bon cœur !

LE DÉPUTÉ, *l'arrétant.*

Restez. Que nous veut ce vieillard ?

SCENE III.

Les précédens, GUILLAUME.

RAFFILARD, *à part.*

ENCORE un royaliste. (*bas au Député.*) Il va vous faire part
De ses nombreux travaux ; et la fin de son prône
sera qu'il vient ici vous demander l'aumône.

LE DÉPUTÉ.

Son âge, sa misère, et son infirmité,

Tout lui donne des droits à notre charité.

GUILLAUME, *à Raffilard.*

Ah ! c'est vous ?

RAFFILARD.

Oui.

GUILLAUME.

Bon jour.

E

R A F F I L A R D.

Ici quel soin t'amène ?

Réponds vite.

G U I L L A U M E.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

R A F F I L A R D.

Tu viens importuner le citoyen.

G U I L L A U M E.

Oui-dà.

Si c'est le député,

L E D É P U T É.

Je le suis.

G U I L L A U M E.

Touchez là,

Brave homme, vous avez l'air d'un patriote.

L E D É P U T É, *lui donnant la main.*

De tout mon cœur.

R A F F I L A R D.

Comment! tu fais le sans-culottes ?

G U I L L A U M E.

Je le suis plus que toi, je l'ai toujours été.

J'ai combattu jadis....

R A F F I L A R D.

Oui, pour la royauté.

G U I L L A U M E.

C'est un crime, il est vrai, crois aussi, sans mon âge,
Que déjà je l'aurais effacé.

R A F F I L A R D, *en riant.*

Ton courage ?

G U I L L A U M E.

Ne fut jamais suspect. Apprends à respecter

Un vieillard invalide.

R A F F I L A R D.

Ah ! tu nous vas conter

Tes exploits, n'est-ce pas ?

G U I L L A U M E.

Non, mais bien tes prouesses.

Ainsi donc, citoyen, écoutez des bassesses,

R A F F I L A R D.

Ce discours...

G U I L L A U M E.

Il t'est dû.

R A F F I L A R D.

Je te ferai sentir.

G U I L L A U M E.

Moi? Rien; depuis long-tems tu ne sais plus rougir.

L E D É P U T É.

Point d'injures.

R A F F I L A R D.

Rends grace au respect que m'impose

Le citoyen.

G U I L L A U M E, *assez haut pour être entendu.*

Pillard!

L A Cne. B E R T R A N D, *bas à Guillaume.*

Taisez-vous, et pour cause.

(*au député.*)

Ses malheurs l'ont aigri.

L E D É P U T É.

Pour vous, que puis-je enfin;

Bon vieillard?

R A F F I L A R D.

Il faudra causer jusqu'à demain,

Si vous daignez l'entendre.

L E D É P U T É.

Et mon devoir l'exige;

Je ne regrette pas le tems lorsque j'oblige.

(*à Guillaume,*)

Parlez.

G U I L L A U M E.

Je viens vers vous, citoyen Député,

M'acquitter d'un devoir bien doux.

L E D É P U T É.

Quoi?

G U I L L A U M E.

La bonté

Dont vous m'avez comblé....

R A F F I L A R D , *à part.*

Quelque nouvelle histoire

Encor ?

L E D É P U T É.

Qu'ai-je donc fait pour vous !

G U I L L A U M E.

J'ai peine à croire

Que déjà vous l'avez oublié.

L E D É P U T É.

Si, vraiment.

G U I L L A U M E.

Je suis ce vieux soldat auquel obligeamment,
Hier, dans son malheur, et contre son attente,
Vous avez accordé douze cents francs de rente.

L E D É P U T É.

Quoi ! je vous ai donné douze cents francs ?

G U I L L A U M E.

Oui, bien.

R A F F I L A R D , *au Député.*

Voyez qu'en votre nom l'on ne ménage rien.

(*à Guillaume.*)

Comment ! on t'a fait là de forts gros avantages.
De ta rente veux-tu vendre les arrérages ?

L E D É P U T É.

Et quel droit avez-vous de narguer ce vieillard.

R A F F I L A R D.

C'est que je suis outré....

L E D É P U T É.

Vous prenez trop de part

A cet événement.

L A C n e. B E R T R A N D.

Ah ! mon pauvre Guillaume,

On vous a trompé.

G U I L L A U M E.

Moi ! se peut-il ?

L E D É P U T É.

Oui, bon homme ;

Celui qui vous a fait ce généreux cadeau
est un faussaire....

G U I L L A U M E.

Ciel !

R A F F I L A R D.
Ta rente est à vau-l'eau.

G U I L L A U M E.
Que vais-je devenir ?

L E D É P U T É.
Consolez-vous ; j'espère
Que vous n'y perdrez rien.

G U I L L A U M E.
Accablé de misère ,
Faible.....

L E D É P U T É.
Mais mon appui ne vous reste-t-il pas ?
Mon devoir est surtout d'assister les soldats.
Sans eux nous voudrions envain la république :
Si vous avez suivi l'étendart monarchique ,
Si votre sang jadis a coulé pour des rois ,
J'en accuse le tems , non pas vous , et je crois
Que , né plus tard , votre ame , à la vertu nourrie ,
Eût contre les tyrans défendu la patrie.

G U I L L A U M E , *regardant Raffilard.*
En doutez-vous ? chacun n'en a pas fait autant :
J'ai du patriotisme et n'en suis pas marchand.

L E D É P U T É.
N'ayez donc nul regret ; je vous promets d'avance
Que vos travaux passés auront leur récompense.

G U I L L A U M E.
Ce faussaire impudent , le voilà son brevet.

L A C N E. B E R T R A N D.
Et moi je crois avoir son malheureux billet.

L E D É P U T É.
Donnez-moi ces papiers.

R A F F I L A R D ; *à part.*
Le fâcheux rabat-joie !
Je crains d'être payé de la même monnaie.
Le passé me fait peur.

G U I L L A U M E.
Voici le messager
De ma rente.

L E D É P U T É.
Il suffit ; je vais l'interroger.

SCENE IV.

Les précédens, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh bien que faites-vous donc ici ?

LA Cne. BERTRAND.

Nous, Marguerite ?

MARGUERITE.

Ils sont tous rassemblés là-bas ; courez donc vite.

Le Député...

GUILLAUME.

Bientôt nous le remercierons.

MARGUERITE.

Vous ne vous pressez guères.

GUILLAUME.

Assez.

MARGUERITE.

Mais...

GUILLAUME.

Nous irons.

MARGUERITE.

Pourquoi cette tristesse ?

GUILLAUME.

Elle est bien naturelle.

LA Cne. BERTRAND.

Hélas ! oui.

MARGUERITE.

Par ma foi vous me la donnez belle !

Eh ! que vous faut-il donc ?

GUILLAUME, *s'essuyant les yeux.*

Rien, je suis fort content.

LA Cne. BERTRAND, *de même.*

Moi de même.

MARGUERITE.

En honneur ! voyez cet air dolent.

A peine daignent-ils me parler.

LE DÉPUTÉ, à part.

Sa franchise,

Son humeur, tout me dit qu'un traître l'a surprise.

RAFFILARD.

Les choses ont changé, maman.

MARGUERITE.

Ce n'est pas tout.

Avant de vous en plaindre, attendez jusqu'au bout.

RAFFILARD.

Vous êtes dans l'erreur.

LE DÉPUTÉ.

Oui, bonne citoyenne.

MARGUERITE.

J'ai mon opinion; tout le monde a la sienne.

RAFFILARD.

On vous trompe.

MARGUERITE, à *Guillaume et à la Cne. Bertrand*,

A présent je ne m'étonne plus

Si vous êtes tous deux si tristes, si confus;

Cet homme vous a mis ici la mort dans l'ame :

Prosperité d'autrui l'afflige.

LE DÉPUTÉ.

Je réclame

Le droit d'être entendu.

MARGUERITE.

Vous vous joignez à lui?

Vous ne valez pas mieux.

LA Cne. BERTRAND, bas à *Marguerite*.

Paix donc.

GUILLAUME.

Chut!

MARGUERITE.

Aujourd'hui

Tout cela va finir.

LE DÉPUTÉ.

Un mot.

MARGUERITE.

Moi, vous entendre!

GUILLAUME, bas à *Marguerite*.

C'est le Représentant.

M A R G U E R I T E.

Tarare!

L E D É P U T É.

Il faut attendre

Avant de me juger.

M A R G U E R I T E.

Vous montrer son soutien,

C'est me prouver assez que vous ne valez rien.

C'est un traître, un tyran; vous êtes bien ensemble:

Qui se ressemble en tout, comme l'on dit, s'assemble.

L E D É P U T É.

Nous pourrions n'être pas tous deux du même avis.

L A Cne. B E R T R A N D, *bas à Marguerite.*

Taisez-vous.

G U I L L A U M E, *de même.*

Marguerite!

M A R G U E R I T E, *frappant du pied.*

Eh! non. Les bons amis!

C'est là tout ce qu'on gagne à leur rendre service;

Mais Jacques vient, voici l'instant de la justice.

R A F F I L A R D, *au Député.*

Elle nous injurie.

L E D É P U T É, *à part.*

Excusons son erreur.

S C E N E V.

Les précédens, J A C Q U E S.

M A R G U E R I T E.

A R R I V E, mon garçon.

J A C Q U E S.

je suis d'une fureur!

M A R G U E R I T E.

Et, moi donc?

J A C Q U E S.

Rien n'est fait. Voilà mon grade au diable;

Le citoyen Després soutient... C'est incroyable.

M A R G U E R I T E.

Quoi ?

J A C Q U E S.

Que le Député qui m'a fait commandant
Nous trompe , et qu'il n'est pas le vrai Représentant ,
Qu'il a le bon chez lui , qu'il fant plier bagage.
Enfin , donc sur mes pas voici tout le village.
On se moque de moi , tout bas chacun en rit ,
Je me suis vu vingt fois prêt à perdre l'esprit.

M A R G U E R I T E , *montrant le Député.*
Le voilà , le voilà , l'intrigant qui s'arroe
Un titre qu'il n'a pas.

J A C Q U E S.

Il faudra qu'il déloge.

M A R G U E R I T E.

Tu vois qui l'accompagne ?

L E D É P U T É , *fièrement.*

Un moment , s'il vous plaît ;

Sachez mieux me connaître.

J A C Q U E S.

On sait ce qu'il en est

Vous irez en prison tous deux , ne vous déplaie.
Là , vous pourrez messieurs , pérorer à votre aise.

L E D É P U T É , *riant.*

En prison !

J A C Q U E S.

Oui , ce soir.

L E D É P U T É , *à Raffilard.*

Votre société

N'est pas sûre.

L A Cne. B E R T R A N D , *à Jacques.*

Tais-toi.

G U I L L A U M E , *de même.*

C'est le vrai Député.

J A C Q U E S.

Non pas. Le véritable , et dont je m'embarrasse ,
Est celui qui m'a fait commandant de la place .
je n'en connais point d'autre ; on vient , nous allons voir.

L E D É P U T É.

Tout va se découvrir.

R A F F I L A R D , *au Député.*

Je suis au désespoir.

S C E N E V I.

Les précédens, DURAND, GEORGES, DESPRÉS,
BONARD, BABET, troupe de Villageois armés,
et de Villageoisés.

D E S P R É S.

CITOYENS, la loi veut qu'on punisse un faussaire;
Tous deux vous ont trompés, rien ne peut me distraire
Du dessein que j'ai pris. J'obéis à l'honneur,
Ici de mon neveu, je suis l'accusateur,
Citoyen Député.

D U R A N D, reconnaissant son oncle.

Que vois-je ?

L E D É P U T É, reconnaissant Durand.

Est-il possible !

Mon neveu ?

D U R A N D.

C'est moi-même.

D E S P R É S.

O ciel !

G E O R G E S,

Quel coup terrible !

J A C Q U E S, à part.

Son neveu !

M A R G U E R I T E.

Que dit-il ?

D U R A N D.

Il est trop vrai, c'est moi.

B A B E T.

Ah ! dieux !

B O N A R D.

Le Député.

L E D É P U T É.

Le Député, qui ? toi ?

D U R A N D, se jettant aux pieds de son oncle.

Oui, moi seul, j'ai tout fait; seul, j'ai commis le crime;

Mon ami fut séduit, il n'est que ma victime.
 Sur moi seul doit tomber le poids du châtiment,
 Malgré lui, de ma faute il était l'instrument.

G E O R G E S ,

Ah ! ne le croyez pas. C'est pour moi que son âme
 De ses concitoyens a mérité le blâme.
 Malheureux ! j'aspirais à la main de Babet ,
 C'est pour me l'a donner, qu'il suivit son projet ,
 C'est pour moi qu'il trompait et la fille et le père ;
 Si je l'avais permis, il eût été sincère.

B A B E T .

Ah ! Georges.

M A R G U E R I T E , à part.

Qu'ai-je fait ?

J A C Q U E S , à part.

Qu'ai-je dit ?

D E S P R É S .

Justes Dieux !

LA Cne. B E R T R A N D , à Guillaume, qui n'a pas cessé de
 l'observer.

Que vont-ils devenir ?

G U I L L A U M E , avec véhémence.

En croirai-je mes yeux ?

Oui, ce sont eux ... leurs traits ; hélas ! daignez m'entendre :
 Ce sont mes bienfaiters, et je veux les défendre.
 Citoyen Député.

L E D É P U T É .

Qu'avez-vous, bon vieillard ?

G U I L L A U M E .

De leur pitié pour moi je dois vous faire part.

D U R A N D , bas à Guillaume.

Que faites-vous ?

G U I L L A U M E .

Hier, ils passaient sur la brune,

Ils entrèrent chez moi ; touchés de l'infortune

Où le sort m'a réduit, de ma caducité

Surtout, par son bon cœur l'un et l'autre emporté,

Me laissa pour secours non-seulement sa bourse,

Mais encor ses effets, sa dernière ressource.

Leur ame est pure, ils sont tous deux républicains :

J'en atteste les dons que je tiens de leurs mains.

Ils savent honorer, respecter la vieillesse ;

En faveur des vertus, excusez leur jeunesse.

R A F F I L A R D.

A mon tour je voudrais intercéder pour eux,
 Mon bonheur fut toujours de faire des heureux.
 Mais la rigueur des lois, l'exemple, la justice,
 Contre ces jeunes gens tout veut que l'on sévisse,
 Et le Représentant connaît trop son devoir
 Pour faire ce qu'ici vous semblez tous vouloir.

M A R G U E R I T E.

Il te sied bien, coquin....

G U I L L A U M E.

Fléau des misérables.

D E S P R É S.

Le premier j'appelai la loi sur les coupables,
 Mais ce n'est pas à toi, dans cette occasion,
 De t'élever si fort pour leur punition.
 Songe à te disculper plutôt.

R A F F I L A R D.

Que veux-tu dire?

L E D É P U T É.

C'est moi qui parlerai. J'ai hâte de souscrire
 A la loi que m'impose ici le citoyen.
 Il a fait son devoir, je vais faire le mien.
 Tout ce qu'à son égard on dit dans le village,
 Ne le rend que suspect, et maintenant l'usage
 N'est pas de renfermer les gens d'abord; ainsi
 Je me serais à fond sur les faits éclairci
 Avant de prononcer, sans le plaisir extrême
 Qu'il a pris sur son compte à m'éclairer lui-même.
 Mais cet événement abrège ma lenteur,
 Il est, et j'en suis sûr, un calomniateur;
 De la société tout veut qu'on le sépare,
 Et quant aux autres faits....

R A F F I L A R D.

Quel caprice bizarre.

L E D É P U T É.

Després, m'avez-vous dit, soutenait son neveu,
 Il n'agissait ici que d'après son aveu;
 Vous mentiez.

R A F F I L A R D.

Quoi ! faut-il qu'un mot....

L E D É P U T É.

Point de réplique.

Conduisez-le en prison.

T O U S , à la fois.
Vive la République !

(On emmène Raffilard.)

S C E N E V I I. et dernière.

Les précédens, excepté R A F F I L A R D.

D E S P R É S , au Député.

COMMENT ?

L E D É P U T É.

Dispensez-vous de vous justifier.

En vous calomniant il faisait son métier.

Et les renseignemens que j'ai sur sa conduite....

D E S P R É S.

Moi, je vous ai dit vrai.

L E D É P U T É.

Croyez que par la suite

Nous verrons en tout lieu l'honnête homme en crédit ,

Le vice sans pouvoir, et l'intrigant pros crit.

Revenons maintenant....

J A C Q U E S.

Allons, de la clémence.

M A R G U E R I T E.

Raffilard est dedans, c'est juste, mais....

B O N A R D.

Silence.

J A C Q U E S.

C'est moi qu'on doit punir, et si vous en doutez,

De ma façon sachez qu'ils étaient députés;

Ils ne le disaient pas, moi, j'ai voulu le croire....

B O N A R D.

Ils étaient gais, tous deux jurent de ne plus boire.

L A Cne. B E R T R A N D.

Il signait son vrai nom.

L E D É P U T É.

Que me demandez-vous ?

T O U S , à la fois.

Pardon, pardon.

(78)

LE DÉPUTÉ.
Le puis-je ?

T O U S , à la fois.

Oui.

B O N A R D .

C'est le vœu de tous.

G U I L L A U M E .

Ne nous résistez plus.

B A B E T .

Que votre cœur pardonne.

J A C Q U E S .

Peut-on désobliger cette jeune personne ?

LE DÉPUTÉ.

Quel était votre but en vous rendant ici,
Messieurs, et que doit-on augurer de ceci ?

D U R A N D .

Mon oncle, tous les deux pleins du même courage,
Nous allions à l'armée, et contre l'esclavage
Nous brûlions du désir d'y signaler nos bras,
Ou de perdre la vie au milieu des combats.
Quand le hazard ici...

B O N A R D .

Voilà qui les excuse.

Ils allaient à la guerre !

J A C Q U E S .

Ils ont agi de ruse,

Seulement par tactique.

L A C N E . B E R T R A N D .

Ils n'ont fait que du bien.

G U I L L A U M E .

Vous savez que tous deux ont été mon soutien.

LE DÉPUTÉ.

Mais on me blâmera...

B A B E T .

L'amour et l'innocence,

Tout contre les méchans prendra votre défense.

LE DÉPUTÉ.

Je crains...

B O N A R D .

Rassurez-vous, acquittez-les tous deux,

LE DÉPUTÉ.

Je vois bien qu'à la fin...

G U I L L A U M E.

Oui, soyez généreux.

L E D É P U T É.

Etourdis. C'en est fait, je me tairai,

G E O R G E S.

Qu'entens-je?

D U R A N D.

Ah !

L E D É P U T É.

Mais dans vos projets, j'entends que rien ne change ,

Battre les ennemis est l'unique moyen.

D'effacer votre faute.

D U R A N D.

Et nous les battons bien.

Le citoyen Després ne dit mot ,

D E S P R É S.

Mon silence

En dit assez, je crois , dans cette circonstance.

Rendez grace aux bontés de ce Représentant.

G U I L L A U M E.

A sa place sans doute, il en eût fait autant.

D E S P R É S.

Je me tairais aussi.

G U I L L A U M E.

Bien.

D U R A N D.

Ça, le mariage?...?

L E D É P U T É.

De qui donc?

D E S P R É S.

De Babet avec Georges? je gage

Que Bonard y consent.

B O N A R D.

Mais il faut bien céder;

Vous seriez tant de gens à me le demander.

B A B E T.

Ah ! Georges.

G E O R G E S.

Mon amie !

D U R A N D, à Bonard.

Embrassez-moi ,

M A R G U E R I T E.

J'enrage

De ne pouvoir parler, la joie.

G U I L L A U M E.

Et moi...

L A Cne. B E R T R A N D.

Courage,

Nous voilà tous heureux.

J A C Q U E S.

(*Montrant Durand.*) Excepté moi , pourtant.

Le Citoyen , hier , m'avait fait commandant ;

Je crains.....

L E D É P U T É.

Rassurez-vous ; le neveu fut traitable ;

Et l'oncle tâchera de vous être agréable.

Je ne viens parmi vous que pour faire le bien ,

C'est l'emploi le plus cher pour un bon citoyen.

Si l'on nous opprimait au nom de la patrie ,

Nous avons pour jamais chassé la tyrannie.

Courage , mœurs , vertus , justice , humanité ,

C'est ainsi qu'un Français fonde sa Liberté.

FIN du troisième et dernier Acte.



